

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

18^e ANNÉE.

N^o 3.

MARS 1875.

Instruction pastorale de M^{sr} l'archevêque de Toulouse sur le Spiritisme en l'an de grâce 1875.

*A la Société fondée pour la continuation des œuvres spirites
d'Allan Kardec, 7, rue de Lille, à Paris.*

Toulouse, 15 février 1875.

Frères spirites,

Conformément à la décision du conseil d'administration du Cercle de la Morale spirite de Toulouse, je vous adresse un extrait du procès-verbal de la séance du 13 février.

Veuillez agréer, avec mes sentiments fraternels, l'assurance de mon dévouement au Spiritisme.

Le secrétaire, M. HENRY.

Extrait du procès-verbal de la séance du conseil d'administration du *Cercle de la Morale spirite de Toulouse*, tenue le 13 février 1875 sous la présidence de M. Pommiès, assisté de M. Henry, secrétaire.

Etaient présents : MM. Chène, Magat, Crabos, Giroussins, Laforgue, Poueigh, Hébrail, Contresty, Andrieu, Dupuy, Estèbe.

Le président prend la parole :

Messieurs,

J'appelle l'attention du conseil sur la lettre pastorale qui précède le mandement de Mgr l'archevêque de Toulouse, pour le Carême de l'an de grâce 1875 (se trouve à la *Semaine Catholique*, 8, rue du Lycée, Toulouse). Il m'est pénible de constater que dans cette lettre pastorale, l'enseignement d'Allan Kardec, celui des Esprits, ont été complètement dénaturés ; des paroles regrettables ont été fulminées du haut d'une chaire d'où ne devraient partir que des paroles de paix, de pardon, d'amour fraternel et de charité, et ce système

a servi de base à des accusations injustes contre la doctrine, à l'adresse des adeptes d'Allan Kardec; il y a eu, tout à la fois, anathème, excommunication, réprobation, exécration, car on a voulu les flétrir. Le Spiritisme est donc bien redoutable pour s'attirer de telles aménités??

Les avocats emploient, au Palais, un langage libre et prime-sautier, nécessaire à la défense des *intérêts matériels*; mais, dans une église catholique, la servante de Jésus de Bethléem qui préconisait *le mépris des richesses et chassait les marchands du temple*, est-il besoin de défendre ce qui n'est pas attaqué? Nous ne le pensons pas, et ces paroles acerbes sont un manque de respect à la liberté de conscience; elles sont une manifestation haineuse, jalouse, acharnée, infernale, de *l'Eglise dite infaillible*. Heureusement pour l'humanité, ce langage est diamétralement opposé à celui du Christ dont chaque religion veut être le seul mandataire: Christ disait aux pharisiens et aux prêtres du seul vrai Dieu de cette époque, à ceux qui l'ont crucifié: « Aimez-vous les uns les autres » au nom du Dieu juste et miséricordieux.

Ces prédications qui déversent la calomnie sur des honnêtes gens, poussent à la haine les uns contre les autres, les enfants d'un même père, d'un même bienfaiteur et maître, *Dieu*, dont les perfections sont infinies, dont les attributs seraient fictifs et mensongers, s'ils n'étaient liés à l'impartialité la plus stricte. Ce Dieu de bonté, pour plaire à quelques uns, devient jaloux et vindicatif comme un simple mortel, et c'est ainsi qu'on le présente aux hommes, sans craindre d'humilier leur conscience; oui, ils l'ont armé d'une monstrueuse partialité; ils veulent le forcer à ne tenir aucun compte de la prière émanant d'un cœur pur, et pour leur obéir, *Dieu* doit condamner aux tourments de l'enfer les vertus qui se manifestent en dehors des pratiques du culte cérémonial, résumées par cette devise arbitraire: « *Hors l'Eglise catholique, point de salut.* »

Ces paroles irréfléchies et contraires à la charité seraient, si nous le voulions, faciles à réfuter, grâce aux innombrables documents fournis par l'histoire; nous pourrions ainsi, anéantir le crédit moral des hommes qui comprennent si mal leur mission. Quant à nous, spirites, n'oublions pas ces paroles du Christ: « *Un jour viendra où l'on adorera Dieu en Esprit et en vérité* » et cet enseignement des Esprits: « *Mieux vaut se résigner aux injustices des hommes que de manquer à la charité, en récriminant.* » Soyons charitables en ne rendant pas le mal pour le mal, en vue

de laver un outrage, ce serait méconnaître la devise du Spiritisme : « *Hors la charité point de salut.* » Charitables, soyons-le autant que nos imperfections le comportent ; pardonnons à nos ennemis et prions, pour demander à Dieu qu'il donne à ses messagers spirituels le pouvoir de les inspirer et de les décider à répandre la lumière, à chasser l'ignorance et l'erreur ténébreuse au bénéfice de la science et de la vérité.

Oui, la charité nous ordonne de ne point nous livrer à une polémique, sujet de trouble pour l'harmonie des sentiments fraternels, harmonie indispensable ; elle commande aux spirites, en particulier, de mettre sous les yeux du plus grand nombre, un exposé de leur doctrine philosophique, car il faut que chacun puisse, en connaissance de cause, se faire une opinion au sujet des attaques passionnées d'un prélat, pour juger de quel côté se trouve la vérité.

Malgré la rétractation forcée obtenue par la torture, l'idée de Galilée survit, la terre tourne ; un auto-da-fé des ouvrages spirites peut bien réduire le papier en cendre, mais il ne peut empêcher ni la lumière d'exister parce qu'elle brille, ni les vérités spirites de se faire jour, puisqu'elles sont vieilles comme le monde et qu'on ne peut détruire ce qui est éternel et divin. Aussi, pour faire connaître cette vérité aux hommes qui l'ignorent, je propose au conseil d'ouvrir une souscription volontaire, pour le montant en être employé à l'achat du plus grand nombre possible d'exemplaires de la brochure du Maître Allan Kardec : *Le Spiritisme à sa plus simple expression.*

Le Conseil, après en avoir délibéré, décide à l'unanimité :

1° Une souscription volontaire est ouverte au Cercle pour le montant en être affecté à l'achat de la brochure d'Allan Kardec, ayant pour titre : *Le Spiritisme à sa plus simple expression* ;

2° Le mandement et la lettre pastorale qui le précède seront déposés aux archives du cercle.

3° La décision du Conseil sera portée à la connaissance de la Société fondée à Paris pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, par l'envoi d'un extrait du présent procès-verbal, conformément à la proposition faite par M. Chène, l'un des membres présents. Tous les membres ont signé la minute.

Collationné et certifié conforme.

Toulouse, le 15 février 1875.

Le Secrétaire, M. HENRY.

Le Président, POMMIÈS.

Remarque : Divers journaux ayant discuté la teneur du mande-

ment de l'archevêque de Toulouse, nous donnons l'extrait qui résume la pensée de l'instruction pastorale; elle est tirée du journal le *National*, du 10 février 1875 :

« L'archevêque de Toulouse constate avec douleur que le mysticisme spirite fait au mysticisme catholique une concurrence fâcheuse. Les adeptes de la nouvelle secte, dira plus loin le prélat, se comptent en France par centaines de mille.

M. Desprez établit ensuite que le Spiritisme tombe sous les anathèmes de l'Eglise :

1° Parce que le Spiritisme consulte les âmes des morts au lieu de les invoquer, comme fait le catholicisme, si elles sont en possession du bonheur éternel, de les « secourir », si elles sont dans « les flammes expiatrices » ;

2° Parce que le catholicisme seul a le monopole du surnaturel et que toute autre doctrine ne peut prétendre qu'au merveilleux, à un « merveilleux d'aventure » ;

3° Parce que l'esprit de Dieu ne se révèle qu'aux seuls catholiques et que, « si les évocations du Spiritisme ne sont pas des séances de prestidigitation, » elles sont des évocations sataniques, des communications avec les démons ;

4° Parce que les révélations privées ne sont valables que si elles sont certifiées par l'Eglise, « garanties par le contrôle infallible de l'Eglise ; »

5° Parce que le Spiritisme confine à l'idolâtrie ;

6° Parce que le Spiritisme mène à l'hallucination et qu'il reste souvent des pratiques spirites une sorte d'étourdissement et d'exaltation mentale ;

7° Parce que les partisans des doctrines spirites n'admettent pas qu'Adam soit le père unique de la race humaine ;

8° Parce que le Spiritisme n'admet pas les peines éternelles de l'enfer, mais croit qu'après la mort, la durée et la sévérité du châtimement seront proportionnées aux fautes que l'on aura commises pendant la vie ;

9° Parce que le Spiritisme dit que tous les cultes sont indifférents devant Dieu, qui juge l'homme seulement à la pureté de son cœur ;

10° Parce que le Spiritisme affirme que l'indissolubilité du lien conjugal est une loi contraire à la nature, et que, dans certains cas, le divorce serait nécessaire.

Et Mgr l'archevêque de Toulouse conclut : « Brûlons les livres qui traitent de Spiritisme. N'écoutons jamais, sur les questions de foi, la voix d'aucune autre société que l'Eglise, etc. »

Deuxième réponse à la République française.

(Voir la *Revue* de janvier 1875, p. 91.)

Cher monsieur,

Je suis désolé de n'être pas de votre avis et de me trouver en désaccord avec votre ami M. Tournier. Je n'y puis que faire et, vous savez, à l'impossible nul n'est tenu. A quel propos? Voici : Dans la *Revue* de janvier dernier, vous annoncez que vous avez reçu plusieurs répliques à un article *scientifique* publié, le 2 octobre 1874, dans la *République française*, sous ce titre : *Le passé, le présent et l'avenir du Spiritisme*. De ces réponses, la première dont vous faites part à vos abonnés est signée du nom de votre ami. Je n'ai rien à dire du fond ni de la forme, qui laissent assez voir que, si M. Tournier sait écrire, il sait aussi penser et vit en bonnes relations avec Platon, Leibniz, Jean Reynaud, Allan Kardec et autres... *niais* ou *picaros* de même école (les mots ne sont pas de moi). Je n'ai qu'un reproche à lui faire : il débute en s'inclinant devant l'anonyme auteur de l'article dont il envie l'*érudition* et dont il a l'air de prendre les divagations au sérieux. Je comprends que cette étrange production, — je parle de celle de l'anonyme, — ait provoqué la stupéfaction de plus d'un lecteur, mais je suis encore à m'expliquer, à ce sujet, l'accouplement de ces mots : *article scientifique* ! *Erudition enviable* !! à moins que certains qualificatifs ne comportent une dose d'ironie dont je les croyais incapables. Toujours est-il que l'envie me prit, à mon tour, de me passer le régal de l'article, coûte que coûte, et que, d'un trait, je l'avalai.

Messieurs, on ne joue pas de ces tours-là à d'honnêtes abonnés, permettez-moi de vous le dire. Si ce n'était qu'une plaisanterie, elle était réussie, je m'y suis laissé prendre et ne suis pas le seul, j'imagine mais convenez qu'elle était... forte. Parlez-vous sérieusement? Alors, tirez-moi de peine; aidez-moi à me soulager de ces deux épithètes qui me sont restées sur le cœur. Ce n'est point faute de bonne volonté, je vous jure, si je n'ai pu les digérer : j'ai lu le morceau, je viens de le relire avec la plus scrupuleuse attention et, en toute humilité, je confesse que je n'ai pas su y découvrir l'ombre de science ni d'érudition, — ces mots entendus dans le sens qu'on leur accorde

généralement. Il m'a bien paru que l'honorable anonyme ne manquait pas de prétentions, et s'évertuait à jouer de très-haut son rôle d'Aristarque ès sciences historiques, philosophiques et ce qui s'ensuit; que, à ce titre, il tranchait avec un merveilleux sans-gêne et un aplomb transcendant une foule de questions, dont visiblement il n'a entendu parler qu'en l'air. Il m'a bien paru qu'il débutait en promettant au lecteur une *étude* sur le Spiritisme, — une étude, autrement dit un examen sérieux, réfléchi, autant que possible impartial, — et que, en homme de parole, son premier soin a été de déclarer « qu'il se garderait bien de discuter » une doctrine dont les adeptes « ont d'avance fait le sacrifice de leur raison. » Je n'ai pas été sans m'apercevoir que, usant largement de la dispense qu'il s'était octroyée, il avait dédommagé le lecteur de l'absence de tout argument en entassant pêle-mêle de lourds sarcasmes, des affirmations sans preuves, des insinuations d'une délicatesse plus que problématique, le tout entremêlé de tropes... prodigieux, pour ne pas dire vertigineux, et badigeonné d'érudition à prix fixe. Enfin, je ne disconviens pas qu'il m'a semblé d'une hauteur épique, incommensurable, quand, enivré des capiteuses vapeurs de sa pensée, je l'ai vu terminer ses exercices philosophiques et historiques en se drapant en prophète et en lâchant, pour bouquet aux amateurs, une prédiction que M. Gagne ne lui pardonnera pas de lui avoir volée. Ce sont là tous procédés de remplissage, vieux, vulgaires, usés, ressassés et généralement mis au rebut pour avoir traîné un peu partout au service de causes équivoques et de systèmes boiteux. Qu'un feuilletonniste en disette d'idées, pressé de fournir sa copie, aux abois, les ramasse au tas des choses hors d'emploi, pour parfaire son *quantum* de colonnes et fournir à temps sa livraison d'*alinéa*, je le conçois : certaines habitudes mentales, combinées avec certaines exigences de métier, expliquent bien des choses. Je dis plus; que, se dupant soi-même et se prenant tout le premier à l'étiquette collée à sa fourniture, il affecte des allures de docteur en Sorbonne et se donne des airs de candidat au quarante-et-unième fauteuil, je n'en suis qu'à demi surpris : le pédantisme uni au parti pris explique bien des curiosités psychologiques. Mais, pour en revenir à notre différend, je ne vois, en tout cela, rien de scientifique, rien absolument.

Après tout, je n'en fais pas un crime à l'Anonyme; j'aurais tort. Un reproche au plus, c'est tout ce que je me permets, n'ignorant pas qu'un pédant, de même que la plus belle fille, ne peut donner que ce qu'il a. Mais s'il n'est pas responsable de ce qui manque à *son étude*,

il l'est, jusqu'à un certain point, de ce qu'il y a mis de trop. Car enfin, n'eût-il pris que demi-quart d'heure pour réfléchir avant de s'embarquer, il se serait aperçu que promettre et tenir font deux, que mieux vaut s'abstenir et rester coi que de s'aventurer, sans boussole et sans données premières, sous prétexte d'explorer un nouveau monde. Il eût évité le sujet qui, s'offrant à lui comme la sirène antique, l'a fait, d'erreurs en sottises, de pathos en calomnies, d'écueil en écueil, aboutir à une plate diatribe. A cela près; certains « partisans des vérités démontrées » ne sont pas exigeants; pourvu qu'ils arrivent à n'importe quoi, n'importe comment, tout est au mieux et leur papier noirci.

A mon tour, si j'affirme, je tiens à fournir mes preuves. Quelques-unes suffiront; elles sont concluantes: Ainsi notre explorateur commence ses découvertes par reconnaître et signaler, entre les tireurs de cartes et les spirites, des affinités, des analogies, pour ne pas dire des airs de famille, qui lui permettent de les classer sur la même ligne et de les enrégimenter dans la même bande. On voit qu'il prend plaisir et met ses soins à entortiller artistement cette jolie trouvaille dans les replis de sa phrase tortueuse. Qu'en pensera le lecteur? Eh! tout naturellement, il soupçonnera qu'Allan Kardec et ses disciples, en « habiles », n'ont pris enseigne honnête que pour mieux dissimuler la nature de leur industrie interlope. L'éveil est donné, l'insinuation glissée; patience! l'anonyme saura bien, en temps et lieu, changer le soupçon en certitude. N'anticipons pas.

Enhardi par le succès et charmé de son exploit, il constate un peu plus loin que le Spiritisme, « cette importante manifestation de la croyance au surnaturel » (au surnaturel??) « a un passé plus lointain qu'on ne le suppose (il a découvert ce passé à lui tout seul; Alexandre Dumas aussi a jadis découvert la Méditerranée), un présent qui, pour être assez précaire, suffit à affirmer sa vitalité et (a) un avenir qui pourrait bien ne pas manquer d'éclat. »

Poursuivant ses recherches, il avise que « cette importante manifestation est un symptôme de ramollissement cérébral en notre pays et à notre époque, qui ne laisse pas que d'être sensible et inquiétant. C'est par millions, s'écrie-t-il, que se comptent les spirites. *On ne s'en doute pas assez.* »

Eh! mais, ainsi présentée, cette série de découvertes a tout l'air d'un réquisitoire en règle et rappelle, à s'y méprendre, le procédé de M. Veuillot, quand il appelle la réprobation publique sur les gens qu'il suspecte d'avoir une opinion ou une croyance différente de la

sienne. Pour peu qu'ils soient libres-penseurs, fussent-ils même catholiques, mais légèrement entachés de libéralisme, il les prend au collet, les fourre pêle-mêle et sans barguigner parmi les athées et les révolutionnaires qui lui tombent sous la main, et les traduit à la barre de l'opinion. Voilà la bande ! Les uns vous donnent la mesure des autres. Affaire entendue ; pas de discussion ; tout débat est superflu ; jugez. Qu'une même sentence enveloppe ces réprouvés, et pas de miséricorde. Hésiteriez-vous ? Quelle preuve vous faut-il donc ? N'est-ce pas assez des symptômes d'effroyable perversion morale dont témoignent notre époque et notre pays, et qui ne révèlent que trop les sataniques efforts de ces contempteurs du *Syllabus* pour propager leurs doctrines pestilentielles et hâter le cataclysme social ? Qu'attendez-vous ? Les principes sont sapés, la foi chancelle, les minutes deviennent des siècles, les barbares sont aux portes du sanctuaire et leur nombre s'appelle légion. On ne s'en doute pas assez.

In caudâ venenum. Ce pas assez en dit beaucoup, il en dit même assez pour donner à penser que, si le grand-prêtre de l'*Univers* regrette les beaux jours de l'Inquisition et ne s'en cache pas, le disciple d'Epicure ne serait pas fâché d'avoir à sa dévotion un autre tribunal que les abonnés auxquels il s'adresse. Là-dessus, que l'anonyme se récrie, proteste, je n'ai point de mon côté à discuter s'il a fait ou non d'avance le sacrifice de son libre arbitre. Je n'ai à constater qu'une chose : c'est qu'il a fait du *Veillot* des plus mauvais jours. Avec cette différence toutefois qu'il vise un but diamétralement opposé à celui que se propose le tenant de Notre-Dame-de-la-Salette ; que l'un bataille de tout son cœur, poitrine au vent et front découvert, pour l'exaltation du Sacré-Cœur, et que l'autre ferraille à couvert et le visage masqué pour le triomphe de la matière brute et de la force aveugle ; avec cette différence, si le style peint l'homme, que l'un va droit devant lui, ardent, rugissant, fulminant, convaincu ; convaincu, dis-je, qu'il combat pour la vérité, alors qu'il n'obéit qu'à l'idée fixe qui l'obsède, l'enfièvre, parfois l'enflamme et le fait, tel qu'une bombe, éclater dans la mêlée ; tandis que l'autre, mou, boursoufflé, traînant, filandreux, aussi incolore que la lymphe qui doit couler dans sa veine, allonge sournoisement ses bottes secrètes entre un sarcasme mal venu et une platitude réussie, entremêlant le tout... n'insistons pas. Il est bon d'ajouter, — soyons juste envers chacun, — que, si M. *Veillot*, dans ses heures de paroxysme, touche à tort et à travers et sans compter les coups, encore se garde-t-il de vioier outrageusement la grammaire dans la bagarre. Et, certes,

eût-il affaire au Spiritisme, il briserait sa plume et se retirerait à la Trappe plutôt que de commettre le péché mortel d'une phrase dans ce goût : « Il a un présent... et un avenir qui pourrait bien ne pas manquer d'éclat. »

Il se peut que l'éditeur responsable de ce joyau se croie un présent suffisant pour affirmer la vitalité de son talent, mais il se pourrait bien que ce talent et l'opinion qu'il en a ne fussent pas à lui assurer un avenir éclatant. En attendant, comme cet ami de la vérité et de Vaugelas, — on n'est jamais mieux trahi que par les siens, — « tient à ne pas se laisser *abuser* par les mots et à bien faire l'histoire « du Spiritisme, commençons, dit-il, par le bien définir, » et il définit : « Le Spiritisme est une doctrine qui consiste à admettre que « les morts ne sont jamais morts tout entiers, qu'il reste d'eux un « simulacre (un simulacre!) de matière tenue (tenue!!), et que « ce simulacre (!!!) peut se communiquer aux vivants, soit par « apparition directe, soit par des bruits ou des écritures dont l'auteur « est invisible. »

Ouf! nous voilà sortis de la définition. Elle est de poids, et M. Littré (1) n'y trouverait rien à reprendre au point de vue grammatical; peut-être, au point de vue de l'exactitude, serait-ce différent; peut-être aussi conseillerait-il à l'auteur de ne pas abuser du forceps pour mettre au jour ses idées et estropier ses définitions. Qui dit définition incomplète, dit fausse définition. Il ne manque à la sienne qu'une chose, l'essentiel, rien que cela, l'âme et sa survivance immortelle aux *simulacres*, aux accessoires qu'elle puise successivement dans les divers milieux où elle est appelée à s'individualiser, agir et manifester ses actes.

A la vérité, l'Anonyme a une excuse : l'habitude, seconde nature. Accoutumé qu'il est, par devoir d'état, à biffer l'âme partout où il la rencontre, il la retranche net, sans y songer, aux spirites assez étonnés de se voir rangés, faute d'un trait de plume, dans « le petit groupe, » autrement pour le latin, *inter porcos Epicuri*.

Que l'Anonyme se glorifie d'être *unus e grege*, le mot est d'Horace, si je ne m'abuse ; qu'il se fasse une joie de mourir tout entier sans qu'il reste de sa personne même un simulacre de matière tenue, ce qui aiderait pourtant, je soupçonne, au dégagement de sa pensée; qu'il se délecte à l'espoir de partager avec la dépouille du César de

(1) L'Anonyme a soin, au début de son *étude*, d'avertir le lecteur qu'il a un Littré sur la planche avec lequel il est en commerce intime.

Shakspeare (1) l'unique et dernier honneur de servir à boucher quelque crevasse dans un vieux mur, c'est affaire à lui. Tous les goûts sont dans la nature. « Aussi me garderai-je bien de discuter. Allez donc discuter avec un homme qui, d'avance, a fait le sacrifice » de son âme, de ce qui le distingue du premier mammifère venu !

« Ce qu'il a voulu seulement faire toucher du doigt, dit-il, c'est « le rapport qui existe entre toutes les méthodes propres à dévelop-
« per l'état extatique. Quelles que soient ces méthodes, elles doivent
« avoir toutes pour effet d'anéantir le sentiment individuel, ce
« qu'on appelle la conscience, c'est-à-dire le contrôle de la logique,
« et partant elles rentrent toutes dans le cadre nosologique des
« actes générateurs de la folie. » (Des méthodes qui rentrent dans un cadre d'actes !) Partant de là aussi, notre homme va loin et, sans autre souci, fait des médiums autant d'extatiques ou d'idiots, et du reste des spirites autant d'exploiteurs ou d'exploités.

De même ai-je voulu, de mon côté, vous faire toucher du doigt le rapport qui existe entre la méthode qui lui est personnelle et la conscience qu'il met à défigurer les doctrines qui n'ont pas le don de lui agréer et à vilipender les gens qui les professent sans sa permission. Ai-je dit vilipender ? Dut l'expression sembler malsonnante au destinataire et lui faire dresser l'oreille, je la maintiens. Si complètement que j'aie fait le sacrifice de ma raison et si avancé que soit mon ramollissement cérébral, je la maintiendrai jusque-là que l'Honorable aura précisé le sens de ces phrases : « Ces prodiges
« ne sont pas ce qui nous intéresse le plus (dans le spiritisme).
« M. Robin en a répété, dans le temps, quelques-uns (répéter des
« prodiges !!) et c'est surtout pour les *habiles qui vivent* de cette
« exploitation du merveilleux qu'a été fait le proverbe espagnol :
« *Medio de picaro y medio de loco*. Ce qui nous importe, c'est
« l'immense portée sociale qu'a prise bien vite la nouvelle doctrine,
« grâce à l'habileté surprenante avec laquelle son grand homme,
« Allan Kardec, prophète et contrôleur aux Délassements-Comi-
« ques, a su fondre dans un livre, qui a maintenant une vingtaine
« d'éditions (vingt-deux), tout ce qui est nécessaire pour établir
« une religion. » (Une religion sans prêtres, sans autels, sans cé-
rémonies, sans rites ! autant de mots, autant d'erreurs ou pis.)

(1) Imperious Caesar, dead, and turn'd to clay,
Might stop a hole to keep the wind away :
(Etc.)

(SHAKSPEARE, *Hamlet*).

Ici, je laisse de côté l'enchaînement des idées qui est, à lui seul, un prodige supérieur à ceux du Spiritisme et digne d'être *répété* par Jocrisse lui-même. Je tiens seulement à repêcher parmi ces idées celle que l'auteur s'est complu à noyer dans l'eau trouble de sa phraséologie, et je ramène ceci : Allan Kardec était à la fois un pitoyable farceur, un fou et un exploitateur d'une *habileté* surprenante ; quant aux défenseurs ou propagateurs de sa doctrine, *picaros*, en anglais pick-pockets.

Que répondre à cela ? Rien, sinon que l'Anonyme avant d'écrire ces belles choses aurait sagement fait de s'enquérir, près de qui de droit, si son cerveau n'est pas tellement raffermi qu'il n'ait déjà contracté quelque calus sensible et inquiétant ; que, s'il a perdu ce qu'Astolphe allait chercher dans la lune, les spirites n'y sont pour rien, n'ayant que faire de sa logique, non plus que de l'esprit après lequel il court désespérément sans en pouvoir rencontrer même le simulacre ; enfin, que si on lui a volé son argent, ce doit être en Espagne, où il est allé chercher des proverbes et prendre des leçons du maître en calomnie. Du moins Bazile chante-t-il son grand air en virtuose ; l'élève ne sait que l'écorcher piteusement.

J'en aurais bien d'autres à relever ; à quoi bon ? J'ai hâte d'ailleurs de clore ce vilain chapitre pour finir sur une note plus gaie. Quand le *partisan de la vérité* a consciencieusement dilué un grain ou deux de toxique, il éprouve, paraît-il, le besoin de se détendre les nerfs et de se recréer à saisir le premier bon mot qui passe à sa portée. Il attrape ; mais Dieu sait avec quelle grâce il le prend au vol et avec quelle délicatesse il l'étale sur le papier. Un échantillon de son adresse : Satisfait d'avoir travaillé de son mieux à salir la mémoire d'Allan Kardec, la droiture et le désintéressement personnifiés, il prend pour transition Jean Reynaud, qu'il lui est interdit de comprendre, et passe à l'auteur de *La Pluralité des existences* et à celui de *Dieu dans la nature* et de vingt autres œuvres dont la moindre défie sa critique, par une raison facile à deviner ; il dit : « Il (le Spiritisme) s'est jeté à corps perdu dans l'imagination de MM. Pezzani et Flammarion de la pluralité des mondes habités. » Que pensez-vous d'une philosophie qui se jette à corps perdu dans l'imagination de MM. tel et tel de la pluralité des mondes habités ? Pour moi, je l'avoue, cette image fantastique me charme, me ravit ; elle atteint le sublime du genre. Que dis-je, une image ! c'est tout un tableau, après lequel il faut tirer l'échelle. Pends-toi, ô digne Prudhomme ! te voilà, toi et ton char,

ce char de l'État que tu faisais, avec tant de bonheur, naviguer sur un volcan, te voilà... comment achever la métaphore sans l'endommager?... te voilà détrôné, toi et ton char, l'un portant l'autre!

Tel autre, curieux d'apprendre ce qu'on entendait, dans les premiers âges du Spiritisme, par une orgie se déroulant avec impudeur et croyant qu'elle durera toujours, une orgie où se trouvaient mêlés les philosophes qui ont cherché à s'emparer de l'homme en le flattant, depuis Pythagore, Socrate et Platon, jusqu'à Jean Reynaud et Allan Kardec, en passant par Descartes et Leibniz, tous gens habitués à mettre de l'eau dans leur vin et n'ayant rien de commun avec Epicure, cet indiscret aussi pourra bien faire quelques questions. Heureusement l'hiérophante sera là, accoudé à sa colonne, pour rendre l'oracle et prononcer le *fiat lux*. En attendant, arrière les profanes, n'approfondissons pas les mystères... et baissons la toile.

N'allais-je pas oublier l'érudition qui a fait faire un péché d'envie à M. Tournier! Je doute qu'il l'eût commis, si, pour la meilleure part de cette érudition, il eût eu, par hasard, sous les yeux la table analytique de l'ouvrage que M. A. Maury a publié sous ce titre : *la Magie et l'Astronomie*, etc. (Paris, — Didier, — 3 fr. 50). Une encyclopédie quelconque, celle de Larousse, par exemple, l'eût édifié sur le reste. Je ne mettrais pas ma tête en jeu pour Larousse, mais je gage, oui, six plumes d'oie contre celle du disciple des sciences exactes que je ne me trompe pas de beaucoup.

Maintenant, pour revenir au sujet de notre désaccord, vous comprenez qu'il n'a pas dépendu de moi de trouver dans l'article ce que vous y avez vu. Mais, voyons le bouquet. Peut-être pensiez-vous que cette doctrine, cette imagination et ce corps perdu... Eh! bien, non, oyez ceci pour vous souvenir que nous sommes chez Nicolet :

« Il y a, à l'heure qu'il est, environ trois millions de spirites sur la surface du globe (mettons le double)... Ces trois millions de spirites sont à leur façon une sorte d'élite. » (Dix lignes plus haut, des imbéciles; au début de l'étude, des idiots; dans l'intervalle, des chevaliers d'industrie!) « Ils luttent avec beaucoup plus de chances de succès que n'en eurent les Apôtres... Il ne se passera pas deux siècles avant qu'ils aient droit de cité partout et que leur métempsycose ne lutte victorieusement avec celle des Indous. » (Et que leur religion ne se substitue au catholicisme ou au christianisme. Auquel des deux? impossible de s'en rendre compte; cor fusion perpétuelle.)

Sur quoi le maestro, se débarrassant des comparses, reste seul en scène, saisit sa lyre et entonne cet hymne orphique :

« Quant à nous, partisans de la vérité démontrée, disciples des sciences exactes, ennemis des rêves et des aspirations niaises vers des mondes utopiques, nous attendrons. Nous avons le temps. Démocrite, Epicure, Lucrèce forment un tout petit groupe en dehors de la société si mêlée des philosophes qui ont cherché à s'emparer de l'homme en le flattant ; mais c'est le groupe accoudé aux colonnes de la salle du festin, regardant avec un sourire de pitié l'orgie qui se déroule sans pudeur et croit que, parce qu'elle a rempli le passé et occupe encore le présent, elle durera toujours. »

J'en ai encore le cœur ému. Cependant, comme il faut tout prévoir, je me demande ce qu'il adviendra, dans les siècles futurs, au cas où quelque indiscret, — il y en aura de tout temps, — s'enquerra par quelle recette le prophète qui n'était plus à la mamelle en 1874 et déjà feuilletonnait dans le sous-sol d'un journal, par quel miracle il a bien pu, durant une centaine de générations, attendre, accoudé à une colonne, le jour prédit de l'apothéose du petit groupe. Tiendrait-il de Cagliostro, par héritage, une fiole d'élixir de longue vie ? Serait-il Elie de retour du septième ciel et converti à la vérité démontrée ? Qui le saura jamais ?

Inutile, n'est-ce pas ? de vous recommander la discrétion. Cette lettre est toute confidentielle. S'il vous prenait fantaisie de la communiquer à quelques personnes, obligez-moi d'en limiter le nombre à celui de vos abonnés. Un service pour finir : j'aurais aussi un bout de lettre à adresser directement à l'ennemi des rêves. J'ignore où perche ce phénix de la critique historico-philosophique. En vain ai-je feuilleté toute la collection du *Botin* et quantité d'autres dictionnaires, je n'ai recueilli que ce renseignement : Anonyme, pas connu. Êtes-vous mieux informé que moi ? Si oui, faites-moi la galanterie, je vous prie, de lui transmettre mon petit envoi par la voie spirite ordinaire. Ci-joint l'épistole.

Je suis, etc.

T. TONOEPH.

NOTA. — Nos abonnés trouveront sans doute la riposte de notre correspondant un peu vive et d'une allure qui ne s'accorde qu'à demi avec celle adoptée par la *Revue*. Qu'ils se rassurent ; notre correspondant n'abusera pas du genre. L'occasion s'est offerte à lui de solder un vieux compte avec certains calomniateurs de la doctrine

et de la mémoire d'Allan Kardec, personnifiés par l'anonyme, il l'a saisie en passant. Notre règle est celle-ci : Aux adversaires sérieux et de bonne foi, des réponses courtoises et sérieuses; par exception, aux pédants de mauvaise foi, des sifflets. Cette exception est-elle de trop? Nous ne le pensons pas, et nous espérons que, réflexion faite, nos abonnés seront de notre avis.

La fausse Katie-King.

RÉPONSE A NOS ADVERSAIRES.

Dans la *Revue* de 1874, nous avons donné la relation exacte des adieux faits par Katie-King aux hommes de lettres, savants et gens du monde pour lesquels elle éprouvait une sympathie sérieuse; sa mission, bien déterminée, était accomplie, ce fait était constaté par les membres de la Société royale de Londres.

En Amérique, un Barnum a voulu ressusciter une Katie-King; il a annoncé cette nouvelle, prônée par tous les ennemis du Spiritisme, ce qui prouve une entente préalable entre eux; il s'agissait d'infirmier les déclarations d'hommes éminents. Dans plusieurs lettres successives, M. le prince Emile de Sayn Wittgenstein nous avait dit : Tout cela est faux. En effet, la fraude est aujourd'hui reconnue. On avait indignement abusé de tout ce qui est respectable, et les journaux de l'Amérique du Nord réprouvent aujourd'hui ce chantage éhonté.

M. de Wittgenstein nous adresse, à ce sujet, quelques lignes que nous sommes heureux d'insérer dans la *Revue*. Elles sont textuelles.

.
Je suis aise de voir que, comme moi, vous n'attachez guère d'importance à un fait qui, tout en donnant à nos détracteurs la pâture de quelques jours, ne peut en rien influencer les convictions de ceux qui, sérieusement, recherchent la vérité. Quant à ceux qui, de parti pris, repoussent l'évidence et ferment les yeux crainte de voir, nous perdrons nos peines en cherchant à les convaincre : leur *jour de Damas* n'est pas arrivé.

Nous ne devons pas dissimuler que nous avons affaire à forte partie, — forte surtout des contrastes dont elle se compose, et qui, par une anomalie étrange, s'allient aujourd'hui quand même, pour nous courir sus. — C'est d'abord la phalange compacte des

timorés d'esprit et de conscience, âmes pieuses et de bonne foi pour la plupart, qui, paralysées par la routine d'une dévotion pour ainsi dire rythmée, croient, moyennant telle pratique, telle redevance, s'assurer contre les éventualités de la vie future et ne voient, en dehors du cercle étroit où les relèguent les dispensateurs des grâces divines, que ruine et damnation, nous combattant à outrance en tous lieux où elles nous rencontrent, — y compris Lourdes et la Salette.

Viennent ensuite les sceptiques, les doctrinaires, les indifférents, les peureux, — tous ceux qui dénigrent, calomnient, taisent ou nient : — le docte expérimentateur, qui ne croit qu'à ce qu'il décompose ; le philosophe, décrétant le *non est*, pour tout ce qui dépasse le rayon de sa lampe d'étude ; le psychologue, qui attribue à une aberration de nos sens, à une « hallucination collective, » les phénomènes que nous observons dans nos séances spirites ; le réaliste, qui nous décerne la douche et la camisole de force, l'athée de toute nuance, depuis celui qui nie l'essence divine de notre Seigneur et Maître, jusqu'à celui qui, faisant bon marché de son immortalité, aspire à redevenir néant, ou se glorifie des ancêtres que lui assigne Darwin ; — toute la foule, enfin, verbeuse et dénigrante des *saint Thomas*, qui ne croiront que ce qu'ils toucheront de la main, grossie de ceux qui, prenant l'outil pour la pensée qui le manie, butent devant l'insuffisance intellectuelle des médiums et refusent d'aller plus loin, — comme si le bois et les cordes dont se composait la harpe de David avaient été pour quelque chose dans les psaumes divins que chantait sur elle ce poète des poètes !

Mais le plus grand obstacle gît, à mon avis, dans ceux-là mêmes qui, se disant nos adeptes et emportés par un zèle trop ardent, négligent le travail d'une analyse à tête reposée, pour, en aveugles, s'abandonner à l'entraînement irréfléchi de mirages, qui, souvent, les rendent dupes du charlatan qui viendra les exploiter, du plaisant qui les mystifiera, — voire même de l'Esprit moqueur ou malveillant, qui tâchera de les induire en erreur. — Ce sont eux qui fournissent à nos détracteurs les projectiles du ridicule et d'une logique objective dont ils nous lapident. C'est à eux que nous devons les succès trop longtemps soutenus de cette « Katey » de contrebande, qui vient de se démasquer et à laquelle, — veuillez vous le rappeler, — j'ai toujours refusé de croire. Ce sont eux, enfin, que citent à tous propos, à l'appui de leurs dénégations, les champions

de la partie adverse, confondant les erreurs plaisantes de quelques-uns avec la doctrine elle-même, et mettant en branle contre elle les risées et les sarcasmes d'un public ignorant et instinctivement hostile.

Ce n'est pas à nous, mon cher monsieur Leymarie, qu'est échue la grâce de voir fleurir l'arbre dont à peine nous plantons la semence! — Nous sommes à l'*Alpha* de cet *ABC* gigantesque qui, dans quelques siècles seulement, prendra forme de livre, mais qui, aujourd'hui encore, a besoin d'images colorées pour le rendre accessible à la foule. Et toutes ces images qu'ont inaugurées et que développent encore avec une si logique persévérance les Américains et les Anglais, tous ces phénomènes étranges qui commencent enfin à émouvoir aussi la France, — en un mot, toutes ces *manifestations physiques*, déplacements, apports, photographies, matérialisations, etc., etc. (dues ou non à des Esprits inférieurs, mais qui ont, pour nos néophytes, toute l'importance des vignettes attrayantes du livre d'enfant), ont, — disons-nous-le bien, — converti spontanément plus de sceptiques que n'auraient pu le faire les plus splendides enseignements tracés de main de médium.

Quant à nous, qui savons et ne doutons plus, bornons-nous à humblement labourer le lot de terre qui nous est échu; déracinons, avec une patience constante, l'ivraie destructeur et faisons place au bon grain, qui doit un jour donner à nos arrière-petits-enfants le pain de la vie!

Qui sait, si, dans quelques siècles, nous ne reviendrons point ici-bas pour prendre poste parmi les moissonneurs de cette glorieuse récolte!

Et, sur ce, mon cher monsieur Leymarie, je vous serre bien cordialement la main,

EMILE DE WITTGENSTEIN.

Vevey, 31 janvier 1875.

Les précurseurs d'Allan Kardec.

Jussy (Moldo-Valachie), le 29 décembre 1874.

Chers messieurs,

Le Spiritisme compte sans doute parmi ses adversaires, pour ne pas dire ses ennemis, des hommes aussi droits de cœur que puissants d'intelligence. Mais c'est une satisfaction pour les croyants en la doctrine de pouvoir se dire les disciples d'hommes d'autant de génie,

d'autant d'autorité qu'en peuvent posséder les savants qui croient faire acte de charité envers la *secte* en bornant l'expression de leur incrédulité à la pitié ou au dédain.

Allan Kardec a des précurseurs. J'en connais un dont le nom brille aux premiers rangs dans la pléiade littéraire de la France moderne ; et j'avoue que cette autorité a décidé de ma foi, ou, si vous le voulez, de ma conversion. Cet écrivain, c'est Lamennais. Je cite sans plus long préambule :

« A l'égard des êtres personnels ou intelligents, la mort, qui ne saurait atteindre la personnalité dans son élément supérieur, la faculté indécomposable de percevoir l'Être infini, n'atteint non plus qu'en apparence l'individualité qu'elle implique. L'intelligence, en effet, rendant possible pour chacun de ces êtres un progrès auquel on ne saurait assigner de limites, ils possèdent dès lors des conditions de développement indéfini. Sans quoi des puissances radicales inhérentes à leur nature devraient rester en eux perpétuellement inertes, ils auraient à la fois et n'auraient pas une fin, puisqu'elle serait contradictoire aux inflexibles lois de leur durée.

« De là l'instinct d'immortalité impérissable dans l'homme, où il subsiste concurremment avec la certitude absolue de mourir. Ce double mystère de la vie et de la mort n'a pas, en notre état présent, d'éclaircissement complet possible, parce que les conclusions de l'esprit, ne pouvant être vérifiées par l'expérience, renferment toujours forcément quelque chose de conjectural, mais qui se rapporte beaucoup plus, toutefois, au mode de persistance qu'à la persistance même de l'être. En dehors donc de l'expérience ou de l'observation directe impossible pour nous maintenant, voyons où nous conduira la raison guidée par l'analogie des faits et la connaissance de leurs lois les plus générales.

« Nulle individualité qu'au moyen de l'organisme, lequel n'est, en chaque être, que le système de l'imitation correspondant au type essentiel qui constitue spécifiquement l'être ; nul organisme déterminé qui ne finisse nécessairement. Les mêmes causes par lesquelles il est, le nécessitent à cesser d'être.

« Il existe une corrélation nécessaire aussi et prouvée de fait entre le développement de l'organisme et le développement des facultés, soit instinctives, soit intellectuelles, inhérentes à la nature des êtres divers. Or, tout développement organique a des bornes infranchissables : aucun organisme ne peut se développer indéfiniment, puisqu'il finit nécessairement.

« Cependant, la nature des êtres intelligents implique un *développement indéfini*, qui, lui-même, implique une persistance indéfinie de l'individualité. Or, l'un et l'autre, comme on vient de le voir, sont impossibles *sous la condition d'un organisme unique*. Donc, à l'égard des êtres indéfiniment perfectibles, *nécessité d'une suite ascendante de transformations organiques liées l'une à l'autre, s'engendrant l'une l'autre, selon les lois universelles de la création, et selon les lois de chaque nature spéciale*.

« Pour les êtres de cet ordre, et pour l'homme en particulier, la mort n'est donc que l'une de ces transformations, le passage d'un état à un autre état, quelque chose de semblable à ce que la naissance est pour le fœtus, l'éclosion d'un germe contenu dans le premier organisme; et *ces organismes successifs* ne sont eux-mêmes que l'évolution, sous le seul mode où elle soit possible, de l'organisation correspondante aux divers degrés de l'évolution propre de la nature humaine, ou de l'homme typique réalisé, incarné en chaque homme individuel. »

(*De la société première*, pages 168, 169, 170, 171.)

Et ailleurs, pages 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237 :

« Enfin arrive le terme de cette existence fugitive. Tout ce qui vit, meurt, et la mort est une condition, une des faces de la vie. Rien ne serait si les êtres ne se donnaient les uns aux autres, parcourant ainsi un cercle éternel de combinaisons, dans lesquelles les essences, les types demeurent immuables et inaltérables. La mort, en chaque être individuel, n'atteint que la limite; mais en atteignant la limite, elle atteint l'individualité qui a sa cause dans la limite même. Détruisez l'organisme ou le système spécifique de l'imitation de chaque être, il cesse d'exister individuellement. L'organisme est le type incarné ou réalisé physiquement. Ainsi, l'organisme au moyen duquel le type indivisiblement un passe de l'état idéal à l'état réel ou physique, l'organisme qui le représente dans le monde extérieur, correspond de tout point et nécessairement à la nature de l'être qu'il individualise et qui ne subsiste que par lui. Or, chez les êtres inférieurs à l'homme, chaque nature a des bornes définies qu'elle ne saurait franchir et qui déterminent celle de l'évolution possible de l'organisme qui l'exprime; et ces bornes infranchissables, chaque individu les atteint par son propre développement spontané. Pour lui nul progrès ultérieur; pour lui, dès lors, ce cycle parcouru, nulle raison de continuer d'être, car tout ce qu'il pouvait

être, il l'a été déjà; il a, pour parler ainsi, épuisé la mesure d'être et de perfection d'être que sa nature comporte, s'arrêtant là seulement où elle s'arrête elle-même. Complet désormais, achevé en soi, d'autres le remplacent pour perpétuer le type et participer à leur tour au bien que lui-même, revivant en eux, leur a transmis.

« L'homme, au contraire, recèle en soi des facultés dont le terme étant l'infini même, sont toujours susceptibles d'un nouveau développement. Sa nature exclut toute limite, en ce sens que pour elle il n'en est point de dernière. A quelque degré de perfection qu'on le suppose parvenu, sa perfection peut croître encore; il peut connaître plus, aimer plus, disposer d'une puissance plus grande. Sa nature donc implique un progrès continu, indéfini dans le temps et l'espace. La mort ne saurait donc être pour lui ce qu'elle est pour les êtres enserrés dans des bornes fixes : autrement, incapable d'atteindre sa fin, sa nature renfermerait une contradiction radicale.

« Cependant l'homme meurt; son organisme se dissout. Oui, sans doute, et en cela il subit une nécessité inhérente à tout organisme. Mais pourquoi l'organisme présent ne serait-il pas une simple phase de l'évolution d'un germe primitif qui, par une suite de transformations correspondantes à l'évolution de la nature humaine elle-même, la représenterait à tous les degrés de son développement indéfini? La création n'offre-t-elle pas, parmi les êtres les moins élevés, des exemples nombreux de transformations analogues, où constamment les hommes ont vu, comme par une sorte de révélation instinctive, l'image et l'indice de leur propre transformation (1)? Obligé de reconnaître une disproportion absolue entre un organisme déterminé et une nature indéfiniment progressive, quoi de plus conforme aux lois d'une induction sévère que de concevoir un enchaînement d'organismes s'engendrant l'un l'autre à mesure que cette nature effectue son progrès et la représentant aux divers degrés de ce progrès? Cela même n'est qu'une extension de la loi qui préside à l'évolution de tous les organismes, et particulièrement de l'organisme humain. Avant d'être ce qu'il doit devenir, il traverse les états inférieurs, il revêt tous les caractères qui spécifient les différentes classes des êtres animés, depuis le mollusque jusqu'au mammifère. Une simple vésicule, voilà son point de départ; il avance en se perfectionnant par une progression continue.

(1) *Noi siam vermi
Hati a formar l'angelica farfalla.*

« Mais, dira-t-on, la mort paraît rompre cette continuité. Nous n'avons ni la connaissance ni le sentiment de ce qui la suit, de l'état supposé où l'homme entre alors.

« Il est vrai, et déjà, sous la forme de son existence première, il a présenté un phénomène semblable. Figurez-vous, en effet, l'embryon dans le sein de la mère, vivant de sa vie, comme le rameau de la vie de la plante, replié sur lui-même, presque sans mouvement, muet, sourd, aveugle, pour unique sens un tact obtus. Qu'est-ce que cet être enseveli dans sa solitude ténébreuse? Est-ce là l'homme? Oui, c'est l'homme, mais l'homme en puissance, le germe de l'homme futur commençant son évolution. Or, que, par hypothèse, cet homme initial, doué de pensée, pût s'interroger lui-même sur ce qu'il est et ce qu'il doit devenir, que se répondrait-il? Que trouverait-il en soi? Il y trouverait d'abord une vague aspiration à quelque chose qu'il ne possède pas, à un bien qu'il ignore et pour lequel il se sent fait, à une plus grande perfection d'être. Mais cette perfection, mais ce bien, il ne saurait s'en former d'idée, incapable en cet état de connaître celui qui plus tard sera le sien. Il est et veut être, et dilater son être, voilà ce qu'il sait, rien de plus, et la conservation de cet être étant attachée à certaines conditions organiques actuellement nécessaires, la destruction de ces conditions se confondrait pour lui avec celle de son être même. Cependant, le moment arrive où elles sont détruites en effet. De vives douleurs saisissent la mère, et, selon toutes les vraisemblances, retentissent dans son fruit. Les liens qui l'unissaient à elle se rompent, et ces liens étaient ceux de la vie. Il respirait par elle, se nourrissait par elle, recevait d'elle à chaque instant ce qu'à chaque instant nécessitait son existence. Expulsé du milieu où sa croissance s'était effectuée, hors duquel il eût été impossible qu'il subsistât, qu'éprouverait-il? Que serait à ses yeux, dans l'invisible sentiment qu'il en aurait, cette crise formidable? La mort avec tous ses effrois. Et en réalité, c'est la vie qui brise son enveloppe, c'est la sortie de l'obscur prison où l'homme véritable était enfermé, c'est sa glorieuse entrée dans l'univers, dont il va contempler, au moyen de ses sens qui s'ouvrent, l'éclatant spectacle et les divines magnificences; c'est son entrée plus glorieuse encore dans les sublimes régions de l'intelligence et de l'amour, c'est enfin, sur le rivage où il avait cru naufrager, la prise de possession d'un monde nouveau, de ce vague bien auquel il aspirait sans le connaître!

« Quand se termine cette seconde phase du développement indéfini de l'homme, le même phénomène se renouvelle. Le progrès pos-

Messieurs et frères en croyance,

Le 8 août 1874, je débarquai à Bordeaux, venant de Montevideo, Uruguay. J'écrivis immédiatement à M. Buguet, médium, boulevard Montmartre, pour lui demander la photographie de mon père, mort en 1828, le jour de la saint Jean ; je le priai de m'envoyer cette épreuve, le 15 août, fête locale de Mirande, mon pays natal.

Au jour demandé, à trois heures de l'après-midi, la poste m'apportait un paquet de photographies, que j'ouvris devant tous mes parents conviés en ce jour de fête ; Dieu nous accordait cette immense joie, de contempler les traits de notre père bien-aimé. Vous êtes autorisés, messieurs, à faire le tirage de cette photographie pour les lecteurs de votre estimable *Revue spirite* ; puisse l'assertion d'un honnête homme, d'un spirite convaincu, porter la lumière dans l'esprit des personnes indécises.

GABRIEL BALECH, à Mirande (Gers).

Photographie de l'Esprit de Balech père.



Messieurs,

Je viens vous citer, l'un des faits les plus remarquables produits par la photographie spirite. Je vous avais envoyé le portrait d'un incrédule, et ce monsieur, qui avait reconnu son fils dans les épreuves reçues de la maison Buguet, était étonné, car il y avait deux taches noires au front du portrait de ce fils ; il en envoya une à un frère du mort qui écrit à son père : « Ce sont les trous, faits par les deux balles qui ont tué Emile, à la bataille de Saint-Privat, en 1870. » Sur les mêmes épreuves, à côté d'Emile, le père a reconnu sa fille morte loin de lui, à l'âge de quatorze ans. Comment nier l'évidence ; l'Esprit survit au corps ; il conserve sa personnalité.

M^{me} THOMPSON, rue Serviez, à Pau (Basses-Pyrénées).

Apports de fleurs, corps fluide interceptant la lumière.

Mon cher monsieur Leymarie,

Le 15 courant, mon esprit familier me pria d'aller chez Buguet, mercredi, à 11 heures, désirant, me dit-il, faire quelque chose pour moi, en plein jour. A l'heure fixée, je me rendis chez Buguet avec le médium, ne sachant pas ce qui devait se passer (mon idée était une matérialisation pour me donner son portrait). Je lui demandai : que devons-nous faire ? Il répondit par l'entremise du médium : « Buguet te placera pour poser comme de coutume. » Avant de commencer, Buguet lui demanda : « Avez-vous quelque chose à me dire ? » Réponse : « Je viendrai aujourd'hui, très-bien, et ferai un beau cadeau à mon bon Julien, car je l'aime bien ; je m'orne la tête, afin d'être bien belle. »

Lorsque tout fut prêt, je posai ; l'opération terminée, Buguet et moi, descendîmes pour développer le cliché. Quel ne fut pas notre étonnement en ne voyant rien apparaître sur la plaque ! (de 0.30 + 0.24). Pas d'Esprit, cela pouvait être, mais mon portrait et la table sur laquelle j'étais appuyé, devaient infailliblement ressortir ; par le médium nous en demandâmes la cause ? Réponse : « Parce que, ce que nous voulons offrir à notre bon Julien, Clarita et moi, n'était pas encore assez matérialisé et j'ai *obstrué entièrement la lumière devant l'objectif, afin qu'il n'y eût rien*. Nous travaillons en ce moment pour finir notre cadeau. — Le cadeau sera-t-il prêt au moment de ma pose ? — Oui. » L'opération eut lieu, et au moment où Buguet ferma l'objectif, il me tomba du toit de la salle vitrée, en m'effleurant la tête, une splendide couronne de fleurs admirables ; elle a un diamètre de 0.50 et pèse 6 hectos ; l'Esprit l'avait jetée sur moi, aussitôt l'opération terminée. Au développement de la plaque, j'ai obtenu une magnifique épreuve de mon Esprit familier ; ses cheveux sont flottants, elle tient sa belle couronne à la main. (J'ai fait photographier le modèle qu'elle m'a laissé.) Ce cas est très intéressant, en ce sens que : 1° Cette belle couronne a été matérialisée par elle, tenue près de ma tête pendant la pose, et pourtant, personne ne l'a vue ; 2° cette couronne n'étant pas prête lors de ma première pose, l'Esprit voila totalement la lumière, de manière à empêcher la reproduction des objets placés devant l'objectif ; ce, qui, pour nous, ne peut se concevoir qu'en obstruant la lumière avec un corps opaque. En attendant qu'ils aient bien voulu nous éclairer, contentons-nous d'admirer la puissance que Dieu accorde aux Esprits supérieurs.

J'ai de suite compris que le cadeau était son magnifique portrait, la représentant tenant à la main une superbe couronne de fleurs réelles qu'elle m'a laissée en partant, et que je conserverai toujours.

Persuadé que ce fait vous intéressera, je m'empresse de vous le communiquer, vous laissant la liberté de le publier si vous le désirez.

J'ai l'honneur, monsieur et ami, de vous saluer cordialement.

Comte de BULLET.

Paris, le 19 février 1875, hôtel d'Athénée, rue Scribe.

sible à l'individu sous sa forme organique actuelle étant accompli, il rend à la masse élémentaire cet organisme usé, il en revêt un autre plus parfait, et mourir c'est naître. Tous cependant ne renaissent pas dans les mêmes conditions. Ceux qui, abusant de la liberté pour violer leurs lois, ont porté le désordre en eux-mêmes, subissent nécessairement les conséquences de ce désordre, de cette maladie volontaire. La conscience douloureuse qu'ils en ont, car la douleur n'est que la conscience d'un désordre interne, est encore un bienfait divin, puisqu'elle excite en eux le désir de la guérison. Ils étaient tombés, ils se relèvent, et, rentrés dans l'ordre, ils poursuivent leur éternelle évolution.

Ne croit-on pas lire une démonstration philosophique de la doctrine spirite, abstraction faite de toute preuve matérielle confirmative? On ne peut pas dire que cela ait été écrit pour le besoin de la cause. Lorsque ce génie burinait sur ses tablettes immortelles, en un style digne de Bossuet, ses principes et ses déductions philosophiques, le Spiritisme n'avait pas encore donné signe de vie, même comme embryon doctrinal. Et cependant peut-on en révéler la substance, en annoncer l'avènement, en faire la démonstration théorique d'une manière plus précise et plus convaincante pour la raison? Sommes-nous plus fous, plus imbéciles d'esprit et d'enfantine crédulité de suivre de pareils devanciers, de céder à la séduction de telles autorités, que ceux qui prennent pour évangile les creuses divagations d'un baron d'Holbach, qui aurait sagement fait de s'en tenir à la métallurgie, la chimie et la minéralogie? Sommes-nous plus crédules et plus infirmes de raison que ceux qui fondent leurs espérances de salut sur l'infailibilité du pape, l'Immaculée Conception et le Syllabus? Pour nous, du moins, les faits matériels contraignent et justifient la croyance. On trouve plus commode de les nier que de les vérifier par soi-même. On les rejette comme trop étranges. Mais quelle découverte, quelle vérité nouvelle n'a pas paru étrange à sa première apparition? Quel est le corps de savants qui ait fait une découverte? Tout ce qui aujourd'hui constitue le riche domaine de la civilisation est le produit de conquêtes individuelles. C'est la cellule cérébrale qui a toujours servi et qui servira toujours de foyer d'incubation aux grandes idées qui marquent toutes étapes de progrès de l'humanité. C'est à l'apparition de génies révélateurs que nous devons notre patrimoine moral et scientifique. D'où nous les apportent-ils, ces vérités qui jalonnent la marche ascendante de l'humanité vers la perfection? Le Spiritisme nous le dit et nous le prouve expérimenta-

lement. Qu'on soumette ses assertions et ses preuves aux expériences qui légitiment et imposent la certitude. Cela seul qui implique contradiction est indigne d'examen. Je ne me mettrai pas l'esprit à la torture pour comprendre un bâton sans bout. Mais lorsqu'on me dit que le passage de vie à trépas n'est qu'une transformation, qu'il y a persistance de l'être humain sous une forme fluïdique après ce phénomène d'extinction de la vie organique, que, de plus, cet être se reproduit sous une forme matérielle; alors, si étrange, si incroyable même que me paraisse l'assertion, je mettrai à la constatation du fait ou du leurre tout ce que j'ai de sens et de bon sens, et si sens et raison me prouvent qu'il y a dans le fait autre chose que de la *physique amusante*, je ne me trouverai pas plus déraisonnable de croire que les premiers qui ont cru aux découvertes de Galilée et de Newton.

Je vous adresse cette citation dans la pensée que vous pourrez peut-être trouver utile de la publier dans la *Revue*. Quant aux réflexions qui la précèdent et la suivent, elles sont tout intimes, et je vous fais juges de l'opportunité de leur publication, de leur suppression et des modifications à y faire peut-être. **M. GOUVERNÉ.**

INTELLIGENCE ET SUICIDE DES ANIMAUX

Avant-hier soir, vers huit heures, les passants des quais entre le pont des Saints-Pères et le Pont-Royal ont assisté à une scène émouvante.

Un petit chien, descendant le cours de l'eau, jappait avec acharnement, du côté du fleuve qu'il semblait interroger avec inquiétude.

En regardant du même côté que lui, on vit un homme qui se débattait et qui ne tarda pas à s'enfoncer.

Lorsqu'il ne vit plus son maître, le pauvre petit chien n'hésita plus, il se jeta à l'eau, se dirigeant vers l'espèce de tourbillonnement dans lequel le corps venait de s'engloutir. Il plongea, reparut, puis replongea... et ne reparut plus. Il était allé rejoindre son maître.

Madame B..., rentière, rue Sainte-Anne, avait un chien qu'elle affectionnait autant que *Chéri* lui était fidèle et dévoué.

Il y a quelques jours, cette dame mourait presque subitement; sa nièce, unique héritière, en souvenir de l'attachement que lui portait sa tante, comblait *Chéri* de soins non moins affectueux; mais le pauvre animal ne pouvait se consoler de la perte de sa maîtresse. Il poussait des cris plaintifs et refusait toute espèce d'aliments.

Hier, cette jeune personne, étant à la fenêtre à la place qu'occu-

paît sa tante de son vivant, prit sur ses genoux Chéri qui pleurait et se mit à le caresser en lui adressant de douces paroles. A ce moment, le chien, en proie au désespoir, sauta brusquement sur la fenêtre et, de là, dans la rue, où il se tua raide.

Quoique plus rare que les suicides des personnes, la mort volontaire des chiens n'est pas sans précédent. Montaigne en cite deux exemples empruntés à l'antiquité :

« Hircanus, le chien du roy Lysimachus, son maistre mort, demeure obstiné sous son lict, sans vouloir boire ni manger, et le jour qu'on breusla le corps, il print sa course et se jecta dans le feu, où il fust breuslé; comme fait aussi le chien d'un nommé Pyrrhus... »

En mai 1866, un journal anglais racontait le suicide par submersion d'un chien. Il y a quelques années, un chien, qui avait encouru la disgrâce de son maître, se précipitait du haut d'une passerelle dans le canal Saint-Martin, et restait sous l'eau jusqu'à l'asphyxie.

Journaux le *Temps* et le *Rappel*, du 15 juillet 1874.

UN DÉGAGEMENT PÉRISPRITAL

Un incident du terrible accident du chemin de fer de Thorpe :

Une jeune femme, nommée Murray, voyageait avec son fiancé. Au moment où arriva le fatal accident, elle en fut quitte pour une jambe cassée, tandis que son compagnon de voyage périssait écrasé par le choc de la locomotive. Elle l'appelait sans cesse en s'écriant :

— Comme il tarde à venir !

On avait tout lieu de craindre que sa raison ne fût dérangée pour toujours; peu à peu, elle s'est affaiblie, perdant connaissance à chaque instant, puis elle s'est écriée :

— Allons, mes amis, un grand effort...

Elle était morte.

Si les groupes pouvaient faire des études au sujet de cet incident de voyage, la *Revue* insérerait les dictées médianimiques qui présenteraient un enseignement utile à la doctrine.

Journal le *Figaro* du 15 juillet 1874.

Quid divinum.

—
ORGANISME ET CELLULE (Voir janvier 1875, page 19.)

J'ai dit que tout organisme, si compliqué soit-il, pouvait être considéré comme une cellule. La cellule en effet, comme l'organisme, naît, croît, secrète, se nourrit, se reproduit et meurt; de plus, elle a la sensibilité et l'irritabilité, comme lui elle se meut.

Je crois pouvoir affirmer que le phénomène d'endosmose, c'est-à-dire d'absorption, et le phénomène d'exosmose, c'est-à-dire de rejet, en dehors de la cellule, de ce qui a eu vie, est équivalent à la nutrition, à la respiration et aux sécrétions des organismes complexes.

J'ai dit aussi : que les muscles, les nerfs, étaient à l'état liquide dans la cellule, et que c'était par ce liquide ayant les propriétés manifestées par ces tissus, que s'opéraient les perceptions et les mouvements de la cellule. J'en ai donné des exemples. Je crois pouvoir en fournir la preuve anatomique et physiologique.

Okem a exprimé cette pensée en ces termes : « La substance animale a commencé par la masse nerveuse, c'est-à-dire par la chose la plus élevée, par celle que les physiologistes ont considérée comme étant la dernière à se montrer. L'animal tire son origine du nerf, et tous les systèmes anatomiques ne font que se dégager ou se séparer de la masse nerveuse. L'animal n'est que nerf, ce qu'il est de plus, ou lui vient d'ailleurs, ou est une métamorphose de nerf.

« La gelée des polypes, des méduses, etc., est la substance nerveuse au plus bas degré, de laquelle n'ont point encore pu s'isoler les autres substances qui sont ou cachées ou fondues avec elle. La masse nerveuse désigne ce qui chez l'animal est dans l'état d'indifférence absolue, et peut en conséquence acquérir la polarité par le moindre souffle, même par une pensée. »

En partant de cette idée, on peut bien dire que le liquide de la cellule est une masse nerveuse, et que l'idée manifestée par les organismes compliqués, tous formés de cellules, était cachée en dehors de la cellule ou fondue avec elle (1).

S'il en est ainsi, il doit être possible, par l'étude d'une cellule ayant acquis un développement complet dans un organisme élevé, de trouver cette idée exactement rendue, manifeste.

L'étude des glandes va nous en donner un exemple.

Les glandes, si nombreuses et si volumineuses qu'elles soient, se réduisent à trois éléments anatomiques, l'utricule, le tube et la vésicule.

Quel que soit l'élément que nous prenions pour exemple, peu importe, ils se comportent de la même manière pour le développement anatomique. Je prends la vésicule parce qu'elle ressemble mieux à la cellule. Eh bien, chaque vésicule, c'est-à-dire chaque élément de la glande, comme le foie par exemple qui en contient des millions, est munie d'une artère, d'une veine, d'un système lymphatique et de deux systèmes nerveux ; un qui correspond au système nerveux de

(1) C'est pourquoi la cellule possède toutes les fonctions d'un organisme compliqué.

la vie végétative, le grand sympathique, et un autre qui correspond au système nerveux de la vie animale, dit cérébro-spinal.

Vous voyez donc manifester par la cellule tout ce qui est manifesté par l'organisme entier.

Vous voyez cette cellule qui a sa vie, se rallier pour se nourrir à ce qui nourrit l'organisme.

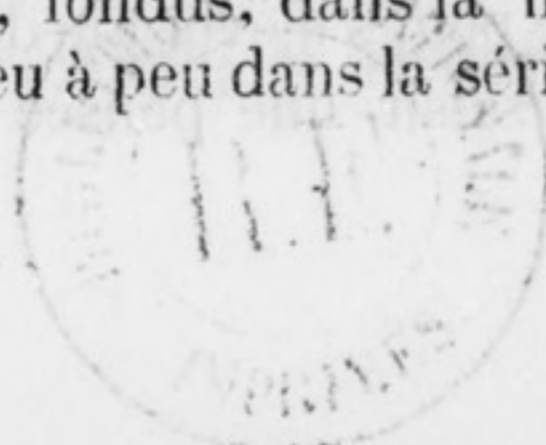
Par son système nerveux, grand sympathique, porteur de ses sensations vitales, elle concourt à former le fluide vital, le fluide organique, le fluide animal, et par le système nerveux qui lui revient du centre cérébro-spinal, elle reçoit en réponse sa part de fluide harmonique, la satisfaction à la demande, au désir exprimé par le nerf sympathique.

La cellule est donc une unité vitale, au même titre que l'organisme, et celui-ci avec ses masses nerveuses, son cœur et sa circulation, son système musculaire, osseux, veineux, lymphatique, avec ses sécrétions, ses organes de génération, ne fait, physiologiquement parlant, pas d'autre fonction que la cellule. Toute individualité vitale est donc une cellule, et toute cellule une individualité vitale.

Maintenant, si on suit le développement du système nerveux dans toute la série animale, on constate qu'au plus bas degré de l'échelle, alors que l'animal n'est qu'un tube digestif, et que la masse nerveuse est répandue dans les tissus, il se forme plus tard, autour de l'ouverture buccale, un collier composé d'une masse nerveuse appelée ganglion. En avançant, ce ganglion se sépare en deux, ayant chacun la forme d'un croissant, et reliés entre eux par un filet nerveux. Un de ces croissants est au-dessus et en arrière de l'ouverture buccale, l'autre est au-dessous et également en arrière.

Le ganglion supérieur est dit ganglion de lumière, ganglion tergal, c'est le premier rudiment de ce qui sera plus tard la moelle épinière, par l'adjonction de nouveaux ganglions qui se sépareront encore en deux quand une nouvelle fonction viendra se joindre à celle de la nutrition. Le ganglion inférieur est dit ganglion de la vie végétative, c'est le premier rudiment de ce qui plus tard sera appelé système nerveux grand sympathique, que concourra à former le ganglion inférieur de la nouvelle fonction qui viendra s'ajouter à la première.

N'est-il pas permis de dire que le ganglion inférieur est l'irritabilité, le fluide animal qui manifeste le besoin, le ganglion supérieur tergal, le ganglion de lumière, et le fluide harmonique qui satisfait le besoin? Vous les avez vus, cachés, fondus, dans la masse nerveuse, et vous les voyez se dégager peu à peu dans la série animale.



Je ne puis avoir la prétention, et mes lecteurs le comprendront, de faire ici un cours d'anatomie comparée; il me suffit de les faire assister au développement des deux ganglions nerveux indispensables à une fonction, pour qu'ils comprennent qu'à chaque nouvelle fonction qui s'ajoutera à celle-là, le même phénomène se reproduira, et vous verrez ainsi se développer la série animale, s'accroître le fluide animal, et s'intelligenter le fluide harmonique. Vous verrez apparaître la circulation, la respiration, les sécrétions, les bras, les jambes, les sens. La digestion se compliquera de plusieurs annexes, le foie, le pancreas, les glandes salivaires, les glandes de l'estomac et de l'intestin. Vous verrez apparaître les organes génitaux, et vous pourrez suivre les modifications de chacune de ces fonctions, à travers la série organique, modifications qui se compliquent en apparence mais se simplifient en réalité; car c'est tout simplement la division et la répartition du même travail.

M. Carus, dans son *Traité d'éléments d'anatomie comparée*, traduit par Jourdan, chez Baillière 1835, et auquel je renvoie ceux qui voudraient de plus amples détails, avait donc raison de dire ce que j'ai déjà cité: « Que ce paraît une loi de la nature, que les formations supérieures admettent en elles les inférieures, et qu'au lieu de revêtir un type nouveau, elles ne faisaient que répéter, plus parfait seulement, celui qui existait au dernier échelon. » Il a encore raison lorsqu'il dit: « Que la spécialité de l'homme tient à la réunion harmonique de tous les organes fonctionnant sous la lumière d'une idée supérieure. »

Cette idée supérieure, je crois l'avoir suffisamment esquissée par le développement de la sensibilité ou du fluide harmonique formant d'abord l'instinct, puis l'intelligence, puis s'élevant à des idées de cause et formant le moral, puis les religions; puis, se sentant vivre d'une vie différente des organismes d'où elle est sortie, elle s'élève aux idées de vie éternelle, auxquelles elle sacrifie son propre organisme.

S'il est vraiment possible de démontrer organiquement la création de la sensibilité ou du fluide harmonique par la cellule et l'organisme, est-il possible de croire que ces développements ultérieurs de la sensibilité et du fluide harmonique soient le résultat de l'organisme? Non, mille fois non.

L'organisme n'est en rapport qu'avec son milieu, et le milieu a été fait avant lui. Il fallait bien que le milieu ait été fait pour l'organisme et celui-ci pour le milieu.

L'instinct n'est autre chose que l'expression de ce rapport, et ce rapport ne peut s'élever au-dessus de l'instinct.

Il faut saisir une pensée dans ce milieu pour que l'intelligence

apparaisse ; et il faut saisir un lien quelconque entre ce milieu et un Créateur, pour que les idées de cause apparaissent, et un rapport entre les créatures et le Créateur pour que les idées de religion et de morale en découlent.

L'idée de Dieu dans la nature ne peut plus se concevoir ; on le voit, au contraire, se dégager de son œuvre et la dominer, on entrevoit le plan qu'il s'est tracé.

Le panthéisme pas plus que le matérialisme n'ont plus leur raison d'être ; l'organisme, le principe vital ne sont plus que des moyens, des agents. Un Dieu personnel, puissant, domine tout parce qu'il a tout créé.

Comment connaître Dieu et ses attributs, quand on le voit s'imposer à nous avec tant de puissance, à nous pauvres créatures sorties du néant ?

Par la loi d'évolution de la sensibilité ou du fluide harmonique, — car ce n'est plus l'organisme, mais le fluide harmonique ou la sensibilité qui se trouve en face de Dieu et le contemple, ce n'est plus l'instinct de relation d'un organisme et de ses besoins avec un milieu dans lequel il trouve ce qui doit le satisfaire, c'est un instinct nouveau, instinct de relation d'intelligence à intelligence, de sentiment à sentiment. Parce qu'au commencement on sent Dieu et on ne le connaît pas, on le recherche d'instinct, et c'est dans cette recherche que la notion s'acquiert et que la conscience se forme.

(A suivre.)

Docteur D. G.

Discours prononcé sur la tombe de madame Joly.

Les spirites parisiens, connaissent tous M. Joly, l'un de nos plus anciens et fidèles adeptes. Sa compagne dévouée, que les souffrants ont vu tant de fois auprès de leur couche, a terminé sa mission terrienne le 20 janvier 1875. De nombreux amis, parmi lesquels, madame Allan Kardec, de nombreux spirites et des membres de la Société magnétique de Paris, suivaient la dépouille mortelle.

Au nom de la Société pour la continuation des OEuvres spirites d'Allan Kardec, dont M. Joly est un des membres actifs, M. Leymarie a prononcé les paroles suivantes :

« Ce que nous appelons vulgairement la mort est venu frapper à la porte de notre ami et brave frère, M. Joly ; elle a demandé sa rente, et la dépouille matérielle lui a été livrée, parce qu'elle doit en faire d'autres principes de vie. Pensée et croyance, vérité et lumière, tout s'unit pour nous fortifier et nous dire que la nature est un économiste de premier ordre, puisque, du vêtement usé et abandonné à la terre, elle sait faire, par de merveilleuses transformations, des mélanges, des réactions chimiques et des créations

nouvelles; à chaque molécule elle donne la puissance ascensionnelle, la tendance vers un but supérieur. *La résurrection continue des corps ne peut avoir d'arrêt ni dans l'espace, ni dans le temps.* — Mais le principe intelligent qui animait la dépouille déposée ici, que devient-il? — Peut-être des consciences endolories nous demanderont-elles: Existe-t-il? — Oui, ce principe existe; immatériel et éternel; il survit à toutes les morts, et la philosophie spirite seule peut nous donner cette certitude, que l'Esprit de Marie-Barbe Didier, femme Joly, est près de nous, qu'il nous entend et nous écoute. — C'est que cette humble femme connaissait la loi; simple et digne, elle était une élue de Celui qui voit et juge toutes nos actions, elle croyait à l'existence des Esprits; — elle priait pour ceux qui se figurent que nos tribulations continues et nos épreuves terribles prouvent aussi bien le néant que l'indifférence des forces matérielles qui seules, selon eux, nous gouvernent.

« A ces forces réputées aveugles, elle avait adressé des interrogations nombreuses, et leurs réponses l'avaient fortifiée et consolée, en lui disant qu'après la lutte il y avait la vie promise à nos aspirations; en causant avec ceux qui étaient partis avant elle, elle comprit Dieu, sa bonté, sa justice infinie, et, dès lors, elle fut toute douceur, toute fraternité, tout amour; elle saisissait fort bien que tout est solidaire, et qu'un lien intime, indestructible, unit les générations qui s'en vont, à celles qui reviennent.

« Traduisant ses pensées en actes, elle allait au chevet du souffrant pour lui porter la parole de paix et d'espérance; en un mot, son dévouement à tous ceux que torture le mal sous ses multiples aspects, furent ses amis; elle voulait bien pratiquer ce précepte spirite, sublime: « Hors la charité, point de salut! » Mais elle se détournait avec tristesse de cette maxime impitoyable du vieux monde: « Hors l'Eglise, point de salut! » — Le premier précepte, c'est la rédemption et l'association de toutes les forces intelligentes, bien en harmonie avec le Dieu des harmonies. — La seconde maxime, c'est le passé stérile et infécond, celui qui voile nos justes aspirations et fait l'homme ennemi de l'homme.

« Oui, madame Joly était spirite, elle s'en glorifiait, et, dans son modeste intérieur, il y avait toujours la visite des amis de l'espace; ils lui disaient de guérir, de panser les plaies, d'être le médecin de l'âme et du corps, et je vous l'assure, mes amis, cette humble sur la terre est grande dans le ciel, car, sœur de charité ici-bas, dans la mesure de ses forces elle doit aujourd'hui panser de bien cruelles blessures; à son compagnon de lutte, à son époux, à sa fille bien-aimée qui sont ici, qu'elle chérissait avec une adorable

tendresse, elle doit apporter le baume consolateur, celui de nos saines croyances ; comme ils savent que la mort c'est la vie, plus étroitement unis que jamais, le père et la fille marcheront ensemble dans la route plus ardue ; après le travail quotidien, ils remercieront Dieu, béniront la séparation douloureuse, et se diront que tout a sa raison d'être ; ils rendront hommage à ces paroles inscrites sur le piédestal du monument funéraire d'Allan Kardec : « Il n'y a pas d'effet sans causes. »

« Oui, séchons nos pleurs, ouvrons notre âme aux espérances sereines et sourions à l'avenir qui nous est promis. — Frère en croyance, monsieur Joly, membre de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, membre de la Société magnétique de Paris, si vos amis sont nombreux ici-bas, dans l'erraticité il y a des légions qui vous convient au bon travail, à celui de notre régénération morale et matérielle. Souriez-donc à ce qui vous sépare de celle qui sut être femme estimable à tous les titres et compagne spirite dans l'acceptation du mot. En nous aidant à briser les liens qui retiennent les intelligences captives, apprenez à votre courageuse jeune fille qu'il faut s'instruire pour instruire les autres et se dévouer pour eux, que c'est là, le seul et grand enseignement que nous puissions tirer de toutes choses. Dites-lui bien que la mort corporelle est la délivrance de l'Esprit, que la mort, cette grave et sévère leçon, est la sauvegarde des lois universelles ; que ce qui sépare et divise la prison de chair, est la résurrection glorieuse pour qui sut sentir, comprendre et glorifier l'œuvre divine.

« Nous attendons vos ordres, Esprit ami, apprenez-nous à mieux aimer. Nos médiums seront heureux d'être les interprètes de vos messages maternels et fraternels. »

DISSERTATIONS SPIRITES

Les enfants qui reprennent le chemin du ciel.

Société spirite, rue Fontaine-Molière, 27.

Esprits nos Guides, nous attendons ce qu'il vous plaira nous donner au nom de Dieu tout-puissant.

10 novembre 1874, médium Pierre.

Ne pleurez pas sur nous, chers parents ; pleurez sur vous, car nous sommes heureux. L'enfant qui s'en va a terminé son épreuve, tandis que la vôtre dure encore et vous êtes à plaindre, quand vous êtes attristés, quand notre souvenir vous rappelle des regrets amers, quand, tout vêtus de deuil, vous vous livrez à un sombre désespoir.

Les parents sont de grands enfants, et nous, les tout petits, nous sommes seuls des êtres raisonnables, puisque, après avoir rempli

notre mission, nous allons dans l'espace jouir de la liberté si vivement convoitée, si chèrement achetée par une longue série d'existences.

Oui, père, j'étais beaucoup plus âgée que toi, et ta petite fille si raisonnable, si sensée, ce petit prodige avait beaucoup vécu; comme il savait déjà tout ce que vous pouviez lui apprendre sur la terre, sa présence y devenait inutile, elle a repris le chemin de sa véritable demeure, et là, elle peut te seconder, t'être plus utile que tu ne le penses, sans en excepter ma chère maman et ma sœur bien-aimée.

Si j'étais si vieille, diras-tu, pourquoi n'ai-je pas pensé comme un savant et traité des problèmes au-dessus de mon âge? Pourquoi n'ai-je pas démontré que je savais sans avoir besoin d'apprendre?... C'est que, voyez-vous, mes amis, cher papa, en reprenant un nouveau corps, je reprenais un vêtement neuf que j'ai dû consolider peu à peu. Lorsque je suis arrivée au monde en criant, ni mes pieds, ni mes mains, ni mes yeux, mes oreilles, mon nez, mes lèvres, n'étaient habitués à remplir les fonctions auxquelles ces organes étaient destinés; il m'a fallu les préparer, les ajuster, les habituer à être des instruments de manifestation plus parfaits. Comme mon Esprit savait avant de se réincarner, il a fait résonner son instrument matériel et mieux et plus vite, car, paraît-il, j'étais adroite et intelligente. Il est probable que si j'eusse dû vivre jusqu'à l'âge de vingt ans, mes amis auraient dû me considérer comme une merveille.

Non, cela ne devait pas être, et je suis partie parce qu'il le fallait et que j'avais choisi cette épreuve; père, tu ne dois plus tant me regretter, tu dois plutôt chercher à causer avec moi, avec maman, cela me ferait tant plaisir, je serais si heureuse!

Tiens, si tu pouvais me voir, je tiens mon petit Georges par la main, mon cher cousin mort à trois mois d'existence, jeudi passé; cet enfant est plus âgé que moi et je suis plus vieille que toi. Je vais t'expliquer son départ précipité, dû à son dévouement.

Sa mère avait une maladie mortelle; son père priait, il demandait à recevoir la visite d'un Esprit. Georges est un être très-avancé, une grande intelligence qui, pour être utile à ceux qu'il aime, avec lesquels il a vécu, s'est réincarné dans la famille du cousin Paul, et nous l'avons vivement encouragé à cet acte. Sa mère est guérie, mais comme dans le principe elle avait été désolée de la venue d'un enfant, celui-ci, au lieu de partir aussitôt après sa naissance, a dû rester trois mois pour éprouver l'amour maternel de notre parente.

Il avait apporté avec lui le principe de son mal, la cause de sa mort corporelle, et vivement dégagé, il a vu avec bonheur qu'il avait été le bien-aimé et que, malgré de bien vifs regrets, chacun remplissait chez lui tous les devoirs imposés par l'inhumation de son petit corps, et cela avec un vrai courage spirite.

Il a fait à l'égard de notre famille, cher et bon père, ce qu'un homme courageux accomplit lorsque, pour sauver des êtres chéris, surpris par les flammes, il se jette à travers le feu sans souci de sa propre existence. Georges a rempli sa mission rapide et indispensable, et son dévouement lui est compté, puisque, tout en faisant progresser ceux qu'il aime, en leur dévoilant l'un des plus beaux côtés de la philosophie spirite, il a pu progresser lui-même. La loi de la réincarnation donne ces résultats sublimes, dévouement, perception, bonté, moralité.

Réunis dans la lumière, Marie et Georges disent à leurs chers papas : « Aimez-vous, soyez toujours unis ; par votre courage, votre exemple et vos conseils, apprenez à vos familles ce qui est juste et bon. »

Vous aurez ainsi rendu bien heureux vos chers petits enfants.

A toi, mon cher papa Antony, à maman, à Claire,

Marie DE BEAUNE.

Cette communication fut donnée par l'Esprit de Marie, pour son père qui était présent à la séance, et ne connaît pas le Spiritisme ; néanmoins, il pleurait malgré lui, car en effet, sa petite fille était un être plus intelligent et plus raisonnable qu'on ne l'est à son âge ; le petit Hippolyte Georges, son cousin, est le fils de M. P.-G. Leymarie, décédé en novembre 1874.

La séance spirite, rue Fontaine-Molière, a lieu tous les mardis, à huit heures du soir. Elle est présidée par M. Boiste, un ancien et honorable spirite.

Démoralisation d'autrui.

Entraîner son prochain au mal a pour conséquence la nécessité de faire des efforts dans le but de l'améliorer. Voici l'exemple d'une femme qui a poussé son mari dans la voie du vice. Elle souffre des douleurs qui résultent de ses propres fautes et de son imperfection, et elle est en outre condamnée à faire faire autant de bien qu'elle a fait faire de mal. Pour arriver au repos fluidique et cesser de souffrir, il lui faudra donc, non-seulement s'améliorer elle-même, mais

encore elle devra élever vers le bien des êtres inférieurs à elle. Ce sera une tâche obligatoire, sans laquelle il lui serait impossible de rétablir dans ses fluides l'équilibre nécessaire.

« *Voulet*. Voulez-vous de moi ?

« Sans doute ; mais qui êtes-vous ? — Une morte.

« Que désirez-vous ? — Des prières.

« Vous souffrez ? — Assez.

« Quel est le motif de vos souffrances ? — Mon inconduite sur la terre.

« Pour qu'il me soit plus facile de vous être utile, il me faudrait connaître vos fautes et la nature des souffrances que vous éprouvez. — Inconduite ; légèreté d'esprit ; pas de devoirs de famille accomplis ; un mari livré à lui-même ; des enfants confiés à des étrangers ; en un mot, la vie de bien des femmes de ce siècle. Punition logique ! le néant des choses que je recherchais m'apparaît dans toute sa froide et sévère réalité ; l'utilité et le bien de tout ce que j'ai négligé, me frappent la vue et la raison, et cette double pensée me poursuit et s'attache à moi. J'en souffre ! oh ! j'en souffre !... Si j'avais été une femme honnête et sérieuse, mon mari serait-il devenu ce qu'il est ? Mes enfants ne seraient-ils pas meilleurs qu'ils ne sont ! Oh ! Seigneur, pardonnez-moi le mal que j'ai fait à ces pauvres êtres ; remettez-moi le mal que je me suis fait à moi-même. Seigneur, permettez à une femme repentante, brisée de remords, de réparer ses fautes.

« Il faut prier, prions ensemble. (*Après la prière.*) — Merci, tu es bon ; ton cœur est ouvert à toutes les infortunes.

« Vous ne souffrez que de vos regrets ? — Oui, et d'autre chose. Mais ne me le demande pas encore. Plus tard, je te le dirai. Prie Dieu et permets-moi de venir ici.

« Je prierai très-volontiers, soyez-en certaine. Pour vous permettre de venir ici et à mes lecteurs. Mais ces invitations sont toujours subordonnées à la volonté de mon guide, adressez-vous donc à lui. La prière semble vous avoir produit peu de résultat ? — Peu ; mais cela viendra. Mon Esprit est si meurtri, que la prière à moi est difficile.

« Voulez-vous essayer de recommencer ? — Oui, si tu veux bien.

« Mais vous, mettez-y de l'énergie et de la ferveur. (*Après la prière.*) — Merci. J'ai besoin de bien des prières avant d'être sauvée.

« Revenez une autre fois, et en me disant tout ce dont vous souffrez, il me sera peut-être possible de vous être plus utile. — Oui, oui, il m'empêche de vous dire la vérité.

« Qui, il ? — Celui qui me possède.

« Vous êtes possédée? — Oui, par un malheureux Esprit qui se venge du mal que je lui ai fait de son vivant.

« Il faut prier pour lui, et lui demander pardon.— Oui, j'essaierai. Allons, au revoir. Prie tes Esprits de me permettre de revenir ici. C'est pour moi comme un sanctuaire, j'y échappe en partie à mon bourreau.

« Pour prier pour vous, il me faut votre nom? — Madame Voulet. »

« Voulet. Le mari de cette femme.

« Souffrez-vous? — Si je souffre! qui m'a jeté dans le vice, si ce n'est cette femme.

« Vous lui en voulez? — Je la hais.

« Est-ce vous-même qui la poursuivez? — Je fais à ce monstre tout le mal que je peux, et ce n'est pas la millième partie du mal qu'elle m'a fait à moi-même.

« Par quel moyen la faites-vous souffrir? — Par le fluide que je lui envoie. Ne m'a-t-elle pas donné des droits contre elle? J'en use, et sa raison comme sa volonté m'appartiennent. Je les possède, je les fais manœuvrer; je t'assure que je trouve moyen de lui arracher des grincements de dents et des larmes amères.

« Vous avez tort. Croyez-moi, laissez votre femme à son malheureux sort, n'augmentez pas ses douleurs. Jésus, notre maître, rendait le bien pour le mal, imitez-le. Vous seriez bien plus grand; vous seriez l'objet de l'estime, comme vous seriez pour votre femme l'objet d'une vénération qui s'imposerait à elle, et lui ferait regretter bien plus sincèrement sa faute à votre égard, si vous lui pardonniez, comme Dieu le fait, si vous vous appliquiez à la sortir du terrible état dans lequel elle se trouve. Ne souffrez-vous pas vous-même, et n'avez-vous pas besoin de la bonté de Dieu? Dieu n'est pas implacable, toutes les fautes seront pardonnées à ceux qui pardonneront. Faites le bien à votre femme, et vous trouverez sur votre route des mains secourables. Prions ensemble; essayez, voulez-vous? — Essaye. (*Après la prière.*) Merci; je reviendrai. Prie pour moi. Je crois que tu as raison. »

Le guide. — Ce que tu viens de voir ou plutôt d'écrire, était plein d'émotions puissantes pour les Esprits qui assistaient à cette séance. Il fallait voir ces deux pauvres êtres luttant l'un contre l'autre, la femme pour t'implorer, l'homme pour l'arracher à une influence qui diminuait sa puissance de possession.

Oh! que c'est triste, ces vengeances! Les Esprits qui les exercent s'abîment dans le mal. Ils se nuisent plus à eux-mêmes qu'à leurs victimes. Leurs victimes, ils les font expier, cruellement sans doute, mais elles expient; elles souffrent; elles prient, et par la prière et le

concours des bons Esprits, elles échappent à l'oppresseur, se réhabilitent, réparent et montent vers Dieu.

L'autre, au contraire, s'habitue au mal ; il y prend goût, s'y plonge et alors il devient trop souvent de ces Esprits mauvais, de la pire espèce, faisant le mal pour le mal, de véritables démons infernaux. Alors que de siècles de torture pour eux, lorsque, d'opresseurs, ils deviennent, par la force des lois immuables, opprimés à leur tour, au lendemain d'une incarnation volontaire ou forcée ! Mais passons. Prie pour cette femme, prie pour l'homme. Quant à venir ici, nous verrons ; il faut auparavant que nous soyons certains qu'il n'en résultera aucun inconvénient.

Au guide. — L'inconduite, telle que l'a dépeinte madame Voulet, suffit-elle à rendre possible une possession ?

Le guide. — Non. D'abord madame Voulet n'est pas une coupable ordinaire. Elle est loin de t'avoir fait concevoir le degré de sa culpabilité et de son infériorité morale. Ensuite, ces facilités de possession résultent de ce que, antérieurement à la dernière incarnation, on a été soi-même, à un degré plus ou moins développé, Esprit possesseur. Ce qu'on a fait, on le subit. Pendant des siècles, comme mauvais Esprits, on a passé son temps à essayer de posséder de pauvres humains à faible cervelle. On s'est constitué de cette façon un fluide spécial, et par une réaction qui est dans la loi naturelle, ce fluide, au sortir d'une réincarnation, devient à son tour facilement possédable. C'est comme une porte ouverte à toutes les influences des mauvais. C'est l'expiation ; après l'expiation, le pardon ; puis la régénération. Au revoir. (Environ deux mois après, madame et M. Voulet reviennent.)

Madame Voulet. — « Merci ; je suis assez bien. Mon mari a renoncé à me poursuivre, il se repent et prie. Il vient ici où il s'instruit, tu es notre bienfaiteur à tous deux. Maintenant je ne souffre que de mes remords et de me voir si peu avancée. Mais Dieu m'aidera. »

Au guide. — Elle est délivrée de sa possession ? — *Le guide.* — Oui, et son mari prie pour elle. Quant à elle, elle remercie celui qui pouvait lui prolonger ses souffrances. Ce sont donc deux êtres retirés du mal ; à eux de continuer pour arriver à obtenir le bonheur des élus.

Voulet. — « Merci de tes prières et de tes avis. Tu m'as détourné de la terrible voie dans laquelle je m'étais lancé. Tu m'as empêché de devenir un Esprit démon, merci. Maintenant je m'occupe de mon progrès, et, avec l'aide de Dieu, je pourrai mériter une incarnation qui me mettra à même d'achever de me purifier ; merci. » (Enfin, dix jours après, madame Voulet revient encore.)

« *Madame Voulet*, déjà venue.

« Que désirez-vous? — Te remercier des services que tu m'as rendus et te donner quelques renseignements complémentaires sur mon passé. J'ai négligé mes devoirs de famille, mes devoirs envers mon mari, mes devoirs envers mes enfants. Mais j'ai aussi commis d'autres fautes. Coquette et légère, j'ai été infidèle à mon mari; j'ai été ce qu'on appelle une lionne pauvre. Je suis bien peu avancée et j'ai beaucoup à faire, mais je suis sur la voie. Ce qu'il me faut surtout, c'est mettre dans mon cerveau un peu de sérieux et le sentiment du devoir; c'est ce que je cherche à acquérir. Je vais me préparer à me réincarner sur une autre planète inférieure à la terre, mais de peu de chose. Au lieu d'y être comme dans cette dernière existence, un élément de démoralisation, je serai là-bas, je l'espère, un être bienfaisant, aidant au progrès et à l'amélioration des autres. Adieu, mon bienfaiteur, adieu; et fasse le ciel que je me comporte assez bien dans cette incarnation, pour que tu puisses plus tard retrouver ton élève dans les mondes avancés. »

Le guide. — Madame Voulet quitte, en effet, cette planète pour passer dans un monde inférieur. Elle a été pendant de longs siècles un de ces Esprits mauvais, entraînant au mal les humains faibles et débiles devant le devoir. Il faut qu'elle répare en faisant le contraire, en cherchant à soutenir et élever les êtres incertains dans leur marche vers Dieu. Mais elle est trop inférieure pour pouvoir remplir une mission dans ce monde. Elle va donc s'incarner dans un milieu où, relativement, elle sera avancée. C'est une grande récompense qu'elle vient d'obtenir, cette femme! Elle la doit à ce qu'il y avait chez elle, (à côté de sa coupable légèreté) du cœur, et surtout aussi à ce qu'elle a mis un grand courage à se repentir et une grande ferveur à prier.

Au guide. — Est-ce que tous les Esprits qui, avant la dernière incarnation, ont été Esprits du mal, ont à renaître dans un milieu inférieur?

Le guide. — A moins d'une existence tout à fait bonne, ces êtres doivent renaître dans un milieu inférieur à eux. Leur tâche est de tirer de l'abîme des êtres qui leur sont inférieurs, eux qui ont passé des siècles à attirer à leur infériorité ceux qui voulaient s'élever plus haut. Mais cette incarnation peut avoir lieu sur la terre même. Cela dépend des Esprits supérieurs obéissant à l'inspiration de Dieu; c'est dire que cela dépend de la volonté de Dieu.

Remarque. — Madame Voulet est un mauvais Esprit réincarné. A l'état d'Esprit, elle avait cherché à conduire au mal les incarnés, et elle a donné ainsi à ses pensées et à ses désirs l'habitude de vouloir pousser au mal. Il lui faut maintenant, par des efforts considéra-

bles et inverses, détruire ce mauvais pli de son périsprit, et il lui est nécessaire de s'appliquer d'une façon soutenue à chercher à ramener au bien. Elle va dans ce but partir en exil sur un monde inférieur, ce qui est une très-rude épreuve. Ces êtres qui, à l'état d'Esprit, n'ont d'autre but que de puiser dans les fluides les forces nécessaires pour pousser les incarnés au mal, finissent par constituer leur périsprit de telle sorte, qu'à la fin d'une réincarnation perverse (et il en est généralement ainsi, car ces Esprits se réincarnent moins pour progresser que pour satisfaire des passions inassouvies) ils se trouvent avoir un fluide susceptible d'être possédé par les mauvais Esprits. Il paraît logique, en effet, que des êtres, à force d'aspirer de mauvais fluides pour les jeter sur d'autres, se trouvent après la mort, et dans le trouble qui suit la désincarnation, avoir en eux cette faculté d'attirer les mauvais fluides poussée à un tel degré, qu'ils deviennent une proie facile. De bourreaux qu'ils étaient, ils deviennent victimes à leur tour, jusqu'à ce que, sous l'aiguillon d'une douleur plus forte que leur volonté rebelle, ils s'humilient, se repentent et acceptent l'expiation. Il est à croire que tel eût été le sort de M. Voulet lui-même, dans un avenir plus ou moins éloigné, s'il eût persisté dans la voie de vengeance dans laquelle il était entré. Ces exemples qui nous sont donnés se rapportent en général à des êtres profondément coupables dans le sens du défaut qui fait l'objet de l'étude. Le guide a fait ce choix pour mieux nous frapper l'esprit. Mais il faut que nous, de notre côté, nous n'oublions pas de nous appliquer la leçon, en la proportionnant à notre état moral. Ainsi, sans avoir le degré de vice de ces coupables, n'avons-nous pas en nous un germe, fût-ce imperceptible, d'un défaut semblable? Veillons à cela. Que de fois, pour se débarrasser de quelqu'un de gênant, n'est-on pas tenté d'encourager un défaut! Que de fois, pour obtenir une faveur ou une chose que l'on désire, ne se laisse-t-on pas aller jusqu'à flatter une faiblesse ou surexciter une petite imperfection! Tout cela, ce sont des fautes. Sans doute, ces fautes laissent des traces plus ou moins légères, mais ce sont des fautes qui n'en nécessitent pas moins une réparation proportionnelle. N'excitons jamais une faiblesse; ne flattons jamais une mauvaise passion. Cherchons toujours à améliorer, dussions-nous en éprouver des désagréments. V***.

Entre deux Mondes, ouvrage remarquable, vient de paraître. La Librairie spirite envoie cette nouvelle œuvre de M^{me} Antoinette Bourdin, moyennant 3 fr. franco.

Le *Petit Catéchisme psychologique et moral*, de Augustin Babin. Une brochure de 108 pages, 0 fr. 50 c. pris à la librairie; 0 fr. 60 c. hors Paris, port payé.

Le *Répertoire du Spiritisme*, ouvrage important qui contient une fois et demi au moins la matière d'une *Revue spirite* annuelle, 5 fr. port payé. (Voir le compte-rendu, *Revue* de février 1875).

Le *Petit Dictionnaire de morale*, par Méline Coutanceau. Œuvre de mérite, 3 fr. franco.

La Magie, par le baron du Potet. Ouvrage curieux, instructif et rare, avec figures et grand portrait spirite de l'auteur. Grand in-4^o papier vélin, richement relié, 100 fr.

POÉSIE

Œuvre nouvelle de l'Esprit frappeur de Carcassonne.

M. T. Jaubert, vice-président du tribunal de Carcassonne, fait imprimer un nouveau livre de poésies dont les improvisations sont obtenues médianimiquement, sous l'influence de l'Esprit frappeur de Carcassonne; nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs le prologue de ce volume qui aidera à la diffusion de la doctrine spirite, car il contient en partie les principes fondamentaux de la philosophie spirite.

PROLOGUE

DEMANDES

Que devient l'âme après la mort ?
Va-t-elle s'engloutir dans le néant ?
Est-elle immortelle ?
Les morts entrent-ils en communication avec les vivants ?
Et toi, mon Esprit familier, aurais-tu vécu sur la terre ?
Serais-tu l'Esprit du mal, le Démon ?

RÉPONSE DE L'ESPRIT

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.
LE CHRIST.

Il est vrai que sans défaillance
Exhalant mon dernier soupir,
Je suis mort avec l'espérance
De renaître pour mieux mourir.
Flagellé sur cette planète,
Bien souvent j'ai courbé la tête :
J'y prêchais l'amour et la foi....
J'ai toujours porté la bannière
De celui qui de sa lanterne
Du vieux temple chassait les marchands de la loi.
Je le confesse encor : Je n'ai jamais flatté
Des docteurs d'autrefois l'orgueil ou la malice.
Quand j'exaltais de Dieu l'infailible justice,
Je n'oubliais pas sa bonté.
Je leur disais : « Mourir... c'est rendre à la poussière
« Le corps, ce serviteur trop souvent révolté.
« C'est rouvrir à l'Esprit son immense carrière,
« C'est renaître... et grandir dans l'immortalité !
« Priez ; j'aime surtout cette prière intime,
« Solitaire et suave encens.
« Seul, dans le repentir quand votre cœur s'abîme,
« Invisible à vos yeux, près de vous je descends.

« Priez; pour le bonheur la prière est féconde.
« Priez par la vertu; priez par le travail.
« Au monde abandonnant les vanités du monde,
« Suivez le bon pasteur qui vous mène au bercail.
« Priez; on prie encore en portant sa misère.
« Des trônes d'ici-bas que sont les oripeaux?
« Le trône... c'est la croix brillant sur le calvaire.
« Le Roi... c'est le Sauveur priant pour ses bourreaux! »

.....
Mais, longtemps ébranlé, quand le temple s'écroule,
Quand l'éclair présage la houle,
Et que de l'horizon descend un crêpe noir...
Si le ciel nous rend ses merveilles,
« Sans entendre ils ont des oreilles,
« Ils ont des yeux pour ne pas voir. »

.....
Non, l'âme ne meurt pas... dans sa nouvelle course,
Emportant l'espérance avec sa liberté,
Toujours vivant, le Mort remonte vers sa source,
S'élance, de l'éther sonde l'immensité....
Il adore son Dieu dans l'insecte sous l'herbe,
Dans les pleurs du matin, diamants dispersés,
Dans le manteau des nuits, dans l'éclatante gerbe
De tous les soleils entassés.

Le néant? — Insensés!... Nous planons sur vos têtes.
Tout près de vous, fouillant les replis de vos cœurs,
Le Mort lit vos tourments sur vos lèvres muettes;
Il pèse vos revers, vos futilités splendides.
Instruit par son passé, riche de ses misères,
Pour vous, touchant encor au calice de fiel,
Il implore celui qui juge sans colères,
Le regard tourné vers le ciel.

Sais-tu qui doucement respire sur ta couche,
Veille sur ton foyer, se berce dans tes fleurs,
Recueille le soupir expirant sur ta bouche,
Sourit à ton sourire et pleure dans tes pleurs?
Aux nobles sentiments lorsque ton cœur résiste,
Sais-tu qui vers le bien dirige ton effort,
Te soutient éperdu, te console, t'assiste?
Fils ingrat!... c'est Lui... c'est le Mort.

Oui les voix t'inspiraient chaste et noble guerrière
Interprète des morts, tu sais vaincre et souffrir.
Pour la dernière fois murmurant ta prière,
Jeanne.... sainte déjà, tu ne pouvais mentir....

O mon Dieu, ton nom seul me transporte et me glace....
Les siècles écoulés de siècles recouverts,
Les mondes, les soleils ruisselants dans l'espace....
C'est ton livre sacré. Ton trône est l'univers....
Hélas! J'ignore encor les secrets de ma route;
Mais je monte, et j'espère en de meilleurs séjours.
Auteur de l'infini, tu nous créas, sans doute,
Pour t'aimer et monter toujours!

L'ESPRIT FRAPPEUR DE CARCASSONNE.

Souscription en faveur des écoles régimentaires

ET

POUR LA FONDATION DE BIBLIOTHÈQUES DANS LES HOPITAUX MILITAIRES.

Spirites des quatre parties du monde, lisez attentivement ce qui suit, prêtez-nous un concours actif, soyez cosmopolites; ce que vous ferez pour la France, la France le fera pour vous. Demandez des listes de souscriptions que vous remettrez à M. Vauchez, secrétaire général de la Ligue de l'enseignement; le siège social est rue Saint-Honoré, 175.

MM. Jean Macé et Emmanuel Vauchez nous adressent les lignes suivantes :

Monsieur et cher Coopérateur,

Un grand mouvement d'instruction se fait en ce moment dans l'armée française; avertis par nos désastres, officiers et soldats rivalisent d'ardeur pour étendre le cercle de leurs connaissances. Le ministère de la guerre et les chefs de corps encouragent de tout leur pouvoir ce mouvement régénérateur auquel le Cercle parisien de la Ligue de l'enseignement s'est associé, avec leur assentiment, dans la mesure entière de ses forces. Au mois de février 1873, il avait déjà contribué à la fondation de 70 bibliothèques régimentaires, et le ministre de la guerre, M. de Cissey, adressait une lettre de remerciements à la *Ligue de l'enseignement*, dans laquelle il exprimait l'espoir que, par la continuation de son utile concours, « elle rendrait encore de précieux services à l'armée. »

Cet espoir n'a pas été déçu. Aujourd'hui, grâce à votre aide généreuse, le chiffre des bibliothèques régimentaires établies avec le concours du Cercle parisien s'élève à environ 150, et les témoignages qui lui arrivent de toutes parts attestent surabondamment les services rendus ainsi à notre armée. L'extrait suivant d'une des nombreuses lettres écrites par les chefs de corps vous fera juger, pour laisser là le reste, de l'effet obtenu dès à présent, au point de vue de la discipline et de la bonne tenue des troupes :

« Les cas d'ivresse devenus de plus en plus rares, les absences illégales presque disparues, les plaintes des cabaretiers et des cantiniers qui ne trouvent plus au régiment qu'une clientèle peu assidue, sont les meilleurs résultats obtenus par l'institution moralisatrice de la bibliothèque de la troupe. »

Ce qui est fait doit nous être un stimulant pour ce qui reste à faire. La bibliothèque du régiment demeure fermée au soldat qui ne sait pas lire, et le développement à donner aux écoles régimentaires, insuffisamment dotées jusqu'à présent, réclame à son tour votre concours. Il y a aussi les hôpitaux militaires qui manquent

encore de bibliothèques, et c'est là surtout qu'il importe de mettre des livres à la disposition du soldat. C'est là surtout qu'ils seront un bienfait pour lui ; c'est là, dans les ennuis des longs jours de convalescence, qu'il prendra le plus facilement l'habitude de la lecture et qu'il lira avec le plus de fruit.

Pour ces œuvres vraiment patriotiques, nous nous adressons avec confiance au dévouement de tous. Fidèle à son principe qui plane au-dessus de toutes nos divisions, le Cercle parisien a toujours scrupuleusement travaillé au profit d'un intérêt unique, celui de l'instruction, qui se confond à ses yeux avec l'intérêt suprême, le relèvement de la patrie.

Recevez, monsieur et cher coopérateur, l'assurance de nos meilleurs sentiments.

Pour le Comité :

Le Président, JEAN MACÉ.

Le Secrétaire général, EMMANUEL VAUCHEZ.

Remarque : Nous tenons des listes à la disposition des groupes qui désireraient recueillir des souscriptions en faveur de cette œuvre patriotique, essentiellement moralisatrice ; les spirites qui ont contribué dans une large part à la création des bibliothèques régimentaires, dont l'initiative fut justement remarquée, ne se refuseront pas, dans cette occasion exceptionnelle, à montrer que leur doctrine les pousse naturellement à seconder les œuvres d'instruction. Nos enfants sont tous appelés par la loi à faire partie d'un contingent militaire, et nous devons leur préparer tous les éléments de récréations intelligentes ; nous devons les mettre à même de s'instruire si l'indifférence fut la règle de leurs parents, ou bien, leur donner le moyen d'être utile en instruisant leurs frères d'armes.

Spirites, secondez nous ; établissez des souscriptions pour coopérer à cette grande révolution morale, l'introduction de l'école dans le régiment, avec l'initiative de l'élément civil. Que cette généreuse et féconde pensée se généralise, et la fraternité humaine aura fait un pas immense. Le livre doit remplacer le fusil, l'instruction doit rapprocher les peuples et les unir indissolublement ; le devoir des spirites est d'apporter un utile concours à l'établissement si désirable de cet ordre de choses. Quand l'apaisement se fait dans les esprits, quand la défense de la frontière n'est plus une considération de premier ordre, l'attention se porte vers les grandes études, celles de l'infini dont nous sommes une parcelle ; les sommes prélevées sur les citoyens pour armer les bataillons servent alors à la diffusion de la lumière, à l'apaisement des intérêts matériels, à une juste répartition du bien commun.

L'Administrateur-rédacteur : P.-G. LEYMARIE.